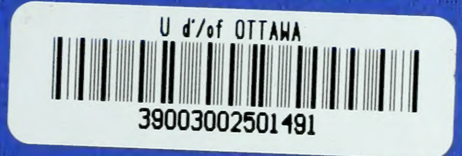
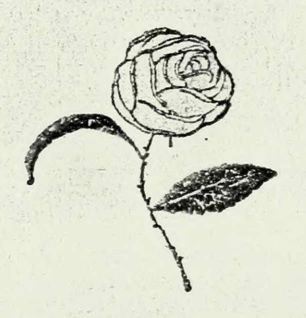

U d'/of OTTAWA
39003002501491

MARGUERITE CRESPEL-EÏD

CHATEAUBRIAND ET L'ORIENT.

Mémoire honoré d'une Mention
par
la Faculté des Lettres de Paris.
(Mai 1918)

Préface de M. Chekri-Ganem.



Se Trouve
A LA BELLE ÉDITION
71, Rue des Saints-Pères, 71
A PARIS

CE

numéroté sur Arches

tirage limité à 266 ex

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Cet ouvrage est restreint à :

5	exemplaires sur Japon à la forme, numérotés de	1 à 5
12	exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de	6 à 17
250	exemplaires sur vélin d'Arches, numérotés de	17 à 266

Numéro du présent exemplaire : 197

MARGUERITE CRESPEL-EÏD



CHATEAUBRIAND

ET

L'ORIENT.



Se Trouve
A LA BELLE ÉDITION
71, Rue des Saints-Pères, 71
A PARIS

Chateaubriand

et

l' Orient.

Préface.

Mon titre de compatriote ne me conférant aucune des qualités qui font le préfacier pour un ouvrage du genre de celui qu'on va lire, comment ferai-je pour ne pas donner du regret à l'auteur de sa touchante pensée de vouloir que mon nom voisine avec le sien?

J'ai lu ces pages avec un vif intérêt. Elles m'ont, je l'avoue, surpris. Je m'attendais à y voir plus de fantaisie; j'y ai trouvé, il est vrai, quelque gaîté — voire de la malice, — mais une gaîté et une malice sérieuses, avec un sourire grave que je croyais rare en des livres jeunes. Je me promettais une petite excursion à travers les lacets que les plus grands écrivains préparent, croirait-on, avec soin pour les curieux des générations futures, et j'y consentais un peu par délassement, un peu par complaisance. Mais l'excursion est devenue un voyage attachant, plein d'enseignements, m'ouvrant des aperçus sur les vastes horizons de l'âme plus encore que sur le paysage et les aspects de la nature.

*C'est l'itinéraire de l'*Itinéraire *que ma jeune compatriote a écrit. Et elle l'a fait en toute conscience, en toute hardiesse avec un art qu'on qualifierait de consommé si on ne se doutait combien il lui a fallu d'efforts pour cacher sa fraîcheur d'âme et de visage et se faire prendre pour un savant à lunettes.*

*Fouiller dans le cœur, dans le cerveau d'un Chateaubriand, lire entre les lignes de l'*Itinéraire*, juger de ses buts secrets et mettre à nu les faiblesses inhérentes à tout homme fût-il le plus grand, il fallait, pour l'oser, un sens critique et une science psychologique qui ne sont généralement pas l'apanage de la jeunesse. Mais la psychologie a des maîtres qu'on n'a qu'à étudier. Quant au sens critique, il est inné et l'auteur de ces feuillets le prouve. Néanmoins même appuyé sur des recherches multiples et une application fervente à l'étude des textes, il n'eut point suffi à cette tâche, s'il n'était, en plus, féminin. Pour comprendre l'âme « à replis » de l'écrivain génial qu'était Chateaubriand, âme d'une sensibilité telle qu'un souffle lui était une tempête, il fallait une âme féminine.*

Lire de belles pages, s'en enthousiasmer, analyser la forme et jusqu'à l'esprit d'un écrivain, ce n'est pas le pénétrer. Car en-dessous du style et de l'idée, il y a l'intention, j'allais dire irrévérencieusement l'instinct, il y a ce que le style cache plus qu'il ne révèle, il y a l'arrière-idée, toutes choses qu'à notre époque on semble rechercher avec avidité. N'est-ce pas ce qu'a voulu faire l'auteur de ce mémoire et ce dont il faut louer sa jeune plume bien qu'elle se fût transformée en scalpel? Il est vrai que souvent, obéissant à une hérédité poétique qui n'est pas pour l'amoindrir et se souvenant qu'une plume est aussi un pinceau, ma compatriote a brossé quelques tableaux charmants dans l'air desquels voltige un parfum d'Orient qui n'eût pas été pour déplaire au demi-dieu voyageur. N'allait-il pas en Grèce et en Palestine pour s'en imprégner?

Y a-t-il réussi à son gré? Non, sans doute bien qu'il en eût l'apparence, l'Orient déçoit toujours ceux qui ne font qu'y passer. Mais la magie du style a satisfait bien des générations. Que de « jeunes » de mon temps se sont grisés de ce parfum qui n'était, au fond, ni d'Orient ni d'Occident et dont la marque de fabrique portait une couronne de marquis et l'écusson de la Bretagne! Mais la lande et la mer n'ont-ils pas tous les parfums?... Avait-il tant besoin, ce poète, d'aller si loin, en Amérique par exemple pour écrire Atala? *Et la terre bretonne toute de religiosité ne valait-elle pas la Palestine à ses yeux de Breton?*

La Grèce le tentait. Il voulait la rebâtir sur place.

Il lui avait semblé qu'il s'en serait mieux empli l'âme en allant y vivre. Or il n'a fait que passer. Son imagination, son érudition firent le reste. Il lui fallait aussi, pour les Martyrs, *des matériaux qu'il prétendait tirer lui-même de leurs lieux d'origine. Et il s'en alla plus loin. Ne nous en plaignons pas, bien que son art paraisse à quelques-uns donner à ses plus grandes réalités un air factice. C'est l'envers de la distinction. Et Chateaubriand était vicomte et diplomate...*

Mais j'ai beau m'appliquer à vouloir suivre mon guide pour que ma préface soit l'avant-propos de cet ouvrage, une idée devenue chez moi idée fixe, m'arrête au seuil du pays cher et s'interpose entre mes yeux et le noble voyageur. J'ai vu luire, dans ces feuillets, les noms de « Palestine » de « Syrie » et tout mon Orient me reprend, m'obsède et me tourmente.

Ce retour au passé, cette vie dans l'histoire, ce pèlerinage d'un grand homme aux lieux où l'avaient précédé des ancêtres « croisés » moins compliqués que lui et dont l'itinéraire se traçait en rouge sur la grisaille du sol syrien, le rapprochement entre cette époque de foi et d'idéal et notre époque actuelle détournent mon esprit du but de son auteur illustre pour me rejeter dans la réalité.

Les Chateaubriand — s'il s'en trouve — de l'avenir, iront-ils avec le même recueillement et les mêmes espoirs à la recherche de matériaux pour chef-d'œuvres d'histoire ou de poésie? Et le « Bedeker » ne remplacera-t-il pas pour les générations futures l'Itinéraire?

Les jeunes écrivains, critiques ou créateurs, auront-ils plus tard la faculté de l'auteur de ce mémoire d'exercer leur jeune talent à suivre d'illustres pèlerins et à analyser le sentiment qui les aura portés vers ces lieux inspirateurs? L'ennui immense des « inspirés » se bercera-t-il de l'espoir de s'y dissiper désormais ou de s'adoucir?

Que trouvera-t-on en Palestine? Qu'y verra-t-on?

Les fervents de couleur locale, les artistes, les amateurs, les pèlerins mêmes seront peut-être contraints de regretter que Jérusalem ait été délivrée. Et je songe avec mélancolie, à tout ce qui peut résulter de l'idéalisme quand il veut s'allier à ses contraires...

Et je me surprends à déplorer ce débordement de la civilisation, cette presque suppression de la distance, ces bras d'acier qui enserrent la terre, ces « vapeurs » rapides, ces navires aériens et la force toujours dominante, réalisant tous les caprices et les intérêts des forts. J'ai peur, une peur impuissante d'enfant, de voir un jour prochain, dans un monde uniformisé, l'ennui flotter en souverain. Plus rien de ce qui fut : ni « un asile d'un jour pour attendre la mort » — le moindre vallon ayant des « Palace », Jérusalem même, Damas peuplés d'hôtels! Saint-Jean-d'Acre, Caïffa, de sinistres Port-Saïd! Ce sera, dira-t-on, la vie débordante dont on s'enrichit. Peut-être, mais une vie dont beaucoup mourront. Les bédouins attirés, « pompés » vers ces côtes n'en modifieront que leur simplicité d'existence. Peu à peu leurs tentes seront en moellons, leurs besoins augmenteront : ils aliéneront eux-mêmes leur belle liberté. Leurs grands yeux rêveurs ne refléteront plus les calmes soirs du désert. Leurs longues et lentes caravanes seront

des rames de wagons et de grands bateaux noirs visiteront leur sommeil. Ni les bois d'orangers, ni les champs de fleurs ne purifieront l'air des relents que laisseront la houille et la suie et le majestueux silence ds nuits asiatiques sera déchiré du grincement des roues sur les rails et du sifflet strident des locomotives, cependant que dans les ports, les sirènes mugiront lugubrement. Chateaubriand eût fui épouvanté. Mais on aura ouvert à l'industrie et au commerce des champs d'activité!...

« C'était écrit » disait-on jadis. L'Orient ne pouvait rester figé dans son organisation primitive, pendant que les peuples, tout autour, en pleine évolution, montent à l'assaut du progrès. Il faut marcher avec son temps. Marchons donc. Mais ne le pouvons-nous faire dans le sens de notre propre génie? L'Orient ne peut-il progresser sans s'occidentaliser jusqu'à perdre son caractère? Et pour s'être déguisé en Européen, change-t-on d'âme aussi? Il faudrait des apôtres, douze ou davantage, qui, obéissant à un sage nationalisme, iraient prêcher au Syrien la fidélité à sa terre, à sa race, à son génie. Une telle réaction amènerait peut-être la force à penser, autant qu'une force en est capable, que ses intérêts bien entendus s'accommoderaient mieux d'un état de choses différent. Et nous aurions pour nous les penseurs, les artistes, les écrivains et peut-être les maîtres intelligents de l'industrie et du commerce.

Mais... et l'Itinéraire? *J'en ai parlé et l'ai défendu à ma manière en essayant de prêcher une doctrine qui, si elle triomphait, empêcherait qu'on le confondît, dans les ports et les villes transformés et dans le monde nouveau qui se crée, avec le manuel quelconque d'une entreprise de voyages.*

Mai 1919.

CHEKRI-GANEM.

Chateaubriand et l'Orient

PROLOGUE

I. — LES BUTS DE L'ITINÉRAIRE.

Les buts selon Chateaubriand.
Le but religieux.
Le but esthétique.
Le but opportuniste.

II. — L'ORIENTALISME DE CHATEAUBRIAND.

Les Devanciers.
Les Successeurs.

III. — L'ITINÉRAIRE au point de vue des descriptions, des anecdotes, des coutumes, des mœurs.

A mon Père.

Chateaubriand et l'Orient.

PROLOGUE

Dans la matinée du 2 août 1806, par un temps clair et sous un ciel léger, un bâtiment ancré à peu de distance du port de Trieste, la proue tournée vers la côte istrienne, semblait attendre le vent favorable. Toutes voiles repliées, il dédaignait une brise chaude qui, remontée du Sud, animait sur l'eau riante, et à perte de vue, de courtes vagues aigrettées d'argent vif. En touchant le rivage, cette brise se glissait au milieu des oliviers, des palmiers et des myrtes, pour y entretenir un frémissement joyeux.

A bord du navire, tout indiquait qu'un voyage, au moment d'être entrepris, n'était retardé que par le caprice de l'air. Les matelots désœuvrés, regardaient les terres basses toutes proches, et, à peu de distance, des montagnes que, sans les souffles contraires, ils eussent déjà perdu de vue depuis la veille. A travers les vitres d'une fenêtre solidement armée de plomb, on pouvait apercevoir le capitaine, travaillant dans sa cabine spacieuse, assis devant une table de bois grossier, sous une image de la Madone.

Allant et venant d'un pas ferme et peut-être légèrement nerveux, tantôt arrêté près du compas du pilote, tantôt appuyé contre l'inutile barre du gouvernail, interrogeant tour à tour le ciel et les flots, suivant parfois, d'un œil qu'animait une sorte de convoitise, le vol de quelques oiseaux grisâtres assez semblables à l'alouette, de taille élégante, de visage aristocratique, la lèvre chargée d'une mélancolie toute naturelle et qu'il ne tenait point seulement des circonstances, le regard plus rêveur qu'irrité, plutôt empreint de ce respect dû par une âme poétique aux grandes forces de la nature, un voyageur reprochait silencieusement au mistral paresseux, à la mer trop paisible, de tenir là son vaisseau immobile alors que son imagination, impatiente, bondissait depuis plus de trente heures vers les promesses de l'horizon.

Ce voyageur de qualité revivait ses premiers épisodes de route depuis Paris, pour tromper son attente et puisqu'un mauvais destin différait les émotions qu'il se proposait de chercher sous d'autres cieux. Il venait de quitter la capitale dans la soirée du 13 juillet, après avoir relu, dans le *Journal de l'Empire* paru le même jour, un extrait emprunté au *Mercure de France*. Cet extrait, il le connaissait mieux que personne, car il l'avait rédigé de sa main :

« Il est digne de remarquer que celui de nos écrivains
« que la nature a doué de la plus riche imagination, ne se per-
« mette jamais de rien décrire qu'il ne l'ait vu. Avant de pein-
« dre les déserts de l'Amérique, les cabanes et les mœurs des
« sauvages, il avait parcouru ces déserts, vécu avec ces sau-
« vages, habité leurs cabanes. Occupé aujourd'hui d'un ou-

« vrage, dans lequel la scène sera *presque* toujours en « Grèce (1), il est parti visiter ce pays de forte et ingénieuse « mémoire. Ne se proposant point d'étudier les mœurs des « Grecs modernes, il ne veut que voir les lieux illustrés par « tant de grands hommes et par des événements dont le souve- « nir ne périra point! Quelques mois lui suffiront... »

Comme autant d'heureux présages, il se souvenait maintenant, en écoutant rire les matelots, qu'au soir de son départ l'Académie Impériale de musique jouait *Iphigénie en Tauride*. La veille, le bon hasard l'avait conduit rue de Seine, devant le petit hôtel de Mirabeau, où l'on ouvrait un entrepôt de pastilles et de parfums de l'Asie. Médiocre détail mais qui, un instant, avait stimulé encore, s'il était possible, son désir de prendre route, bien qu'il détestât les voyages.

Tandis qu'il faisait préparer son bagage de pèlerin, de grands travaux commençaient dans Paris à la gloire d'un César triomphant. Aux premiers jours de ce juillet 1806, les feuilles publiques annonçaient qu'on allait composer une « nouvelle colonne Trajane », avec le bronze des canons ennemis, que, des deux côtés de la route de l'Étoile, on creusait les terrains où seraient prochainement jetées les fondations d'un Arc de Triomphe à la manière romaine. On grattait à neuf la longue et magnifique galerie du Louvre et les nouvellistes assuraient au Palais-Royal que Mlle Contat quittait définitivement le

(1) N'était-ce pas prévoir et avouer, dès les premiers pas, que, dans l'Itinéraire proposé, l'auteur se réservait le droit de consacrer le plus pur et le plus sincère de sa pensée à ces sites de l'hellénisme antique vers lesquels le portait une prédilection entre toutes marquée?

Théâtre Français. Mais quelle distance en si peu de jours, séparait maintenant de ces faits solennels ou anecdotiques, celui qui s'en allait vers le monde de l'antiquité évoquer d'autres splendeurs et vivre d'autres incidents!

Il partait, et c'était là contredire, avant même qu'il ne fût à Lyon, cet article inséré le 14 du mois par le *Journal de l'Empire*, où il s'exclamait, en dépit des élans de son cœur vers les chemins de l'Orient :

« Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gé-
« mir au tombeau de Scipion et de Virgile, ces vagues qui se
« déroulaient à mes pieds sur les côtes de l'Angleterre ou sur
« les grèves du Canada? Mon nom est dans la cabane du sau-
« vage de la Floride. Le voilà sur le tombeau de l'ermite du Vé-
« suve. Quand déposerai-je à la porte de mes pères le bâton et
« le manteau du voyageur? Que j'envie le sort de ceux qui
« n'ont jamais quitté leur patrie et qui n'ont d'aventures à
« conter à personne! »

Est-ce au souvenir de ces lignes que, rêvant de repos à l'heure où il recherchait la plus noble fatigue, il avait dans Milan, confessé une vague tristesse à son épouse, née Céleste Buisson de Lavigne? Céleste l'avait écouté non sans grandeur d'âme, car elle savait l'un des buts sentimentaux et secrets du voyage. Femme chrétienne et résignée, la compagne de celui qui partait s'était appliquée, et avait réussi aisément, à dissiper un brouillard aussi factice qu'accidentel. Lorsque le mercredi 28, sur la Place Saint-Marc, eut lieu la séparation, en le cœur de celui qui allait franchir les mers, il ne paraissait déjà pas plus de nuages qu'au zénith vénitien.

Réveillant dans son esprit tous ces souvenirs récents, le passager ne manquait point à tout instant de questionner l'espace. Le brisement de la mer qui augmentait par degrés contre la coque, l'avertissait que le vent s'était enfin levé et que bientôt le temps viendrait de détacher l'ancre. Des barques pêcheuses glissaient, agiles et obliques; l'air soudainement plus vif apportait de loin la molle nostalgie d'une chanson.

Il était onze heures avant midi, quelques matelots s'employaient aux préparatifs du départ. L'hôte du bord sourit pour la première fois. Sa pensée se retourna vers la Grèce, l'Archipel, l'Anatolie et Constantinople, vers Rhodes, Jaffa, et les roches de son incommode débarcadère, Bethléem et la Mer Morte, vers Jérusalem aussi et l'Egypte et Tunis. Par gratitude envers la Providence qui, en gonflant avant peu les voiles, allait le rapprocher du Saint-Sépulcre, il commença une prière et ne l'acheva point. Mais pour remercier les Dieux qui ne refusaient plus de le conduire à Athènes, penché vers le large, il récita sans défaillance ces vers de Lucrèce l'épicurien :

Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ
Et recreaverunt vitam legesque rogarunt
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ

Inattendues, de lourdes nuées s'étaient assemblées au couchant. Au loin, sur les monts stériles, des ombres se posaient. L'Adriatique portait ses vagues plus larges et plus hautes à l'assaut du rivage. Il y eut vers la proue l'appel d'une voix de commandement. Le groupe des gens de mer encore assis en

rond se dissocia et l'un d'eux plus osé, s'approcha d'un voyageur qui remontait de l'entrepont et dont le costume simple dénonçait la condition. L'appelant du nom de Julien, il lui demanda :

« Mes camarades et moi serions heureux de connaître le « nom du distingué personnage que nous allons avoir l'hon- « neur de conduire en Grèce. Qui donc est-il? »

Celui à qui venait d'être posée la question interrompit, sur le feuillet blanc d'un calepin, la phrase commencée : « Itinéraire « de Paris à Jérusalem, par Julien, domestique de M... » et répondant au salut du matelot, il déclara :

« C'est Monsieur le Vicomte René-François de Chateau- « briand, mon maître ».

Les Buts de l'Itinéraire.

Les buts selon Chateaubriand.

Qu'un écrivain aussi considérable que « Monsieur le Vicomte René-François de Chateaubriand » arrête une place à la chaise de poste et foule la passerelle d'un bâtiment pour aller visiter les terres classiques et les Lieux Saints, c'est, on le conçoit, un événement suffisant pour provoquer la curiosité de toute une génération, avant de donner matière à discours aux générations de l'avenir. Si l'auteur de l'*Itinéraire* avait dû se faire accompagner d'un bagage égal en poids à la somme des commentaires que son voyage inspira, vingt « hammals » (porteurs turcs) quelques robustes qu'ils puissent être, eussent vu, sous la charge de cette littérature, défaillir leur courage dès le premier soir. Tant il est vrai que, dans l'Histoire de l'esprit et du cœur humain, certains sujets, sous la plume des annalistes, renaissent d'eux-mêmes comme des sources d'une intarissable jouvence. Les promenades de Montaigne à travers le monde, les visites

vaguement sentimentales de La Fontaine à Château-Thierry, les séjours de Voltaire en Angleterre et en Prusse, le *Voyage de l'Ile de France* et *Paul et Virginie,* pour Bernardin de Saint-Pierre, le simple geste d'aller cueillir quelques pervenches aux Charmettes, pour Jean-Jacques Rousseau, susciteront, par delà les âges, des études, des essais, des gloses, voire des poèmes.

On pardonnera sans doute ces préliminaires si l'on y veut bien reconnaître, chez qui s'y attarde, une façon d'excuses au lecteur. Il est certes assez vain de prétendre faire partager une curiosité que l'on n'eût peut-être que par ignorance et de s'essayer à apporter des vérités inconnues sur un thème tant de fois abordé de haute main.

Avant de risquer certaines considérations sur l'Orientalisme, chez Chateaubriand, par rapport à ses devanciers et à ses successeurs, avant de parler de l'*Itinéraire,* au point de vue des anecdotes, des descriptions, des mœurs et des coutumes, si l'on veut rechercher d'abord quels furent les buts de l'Illustre voyageur lorsqu'il quitta Paris, vers sa trente-huitième année, pour aller manger le brouet de Sparte, les poulets en ragoût des Athéniens et les figues de Jérusalem, on reconnaît sans peine que les hypothèses sur les causes premières de ce si fameux voyage furent très nombreuses et qu'elles prirent une place considérable dans l'abondante bibliographie provoquée par ce célèbre périple.

Sans vouloir reviser, dans tout le cours du XIXe siècle, les arguments accumulés pour expliquer — et justifier — l'œuvre où une main savante assembla des couleurs pour le futur livre des *Martyrs,* on peut dire que la grande majorité de ces « écrits

en marge » s'inspirait des raisons même que fournissait Chateaubriand, dès sa première édition. Si, vers 1909, par une de ces défaillances de la vogue qui ne sont épargnées à aucun génie, la critique française mit en doute les assertions de l'écrivain et, tout entière, la sincérité dont il faisait profession cent trois ans plus tôt, si alors, une vive réaction contre le romantisme, motiva les invectives de M. Lasserre, si l'on entendit avant même cette époque, M. Joseph Bedier (1) parler sans indulgence des « fictions » du Gentilhomme de la Vallée-aux-Loups, si l'on répéta le mot de l'abbé de Mondésir « Menteries incroyables », si enfin, Emile Faguet, rouvrant le *Génie du Christianisme* laissa tomber ce jugement strict : « Question de confesseur », l'ensemble des critiques littéraires s'accorda, sauf maintes réserves légitimes, à faire crédit au voyageur, sur la belle monnaie des causes vraies du voyage, jadis déclarées de sa propre voix.

Pour ne citer qu'un maître en l'art de disséquer les gloires, nous écouterons Sainte-Beuve qui voulut bien s'en tenir à l'affirmation célèbre : « J'allais chercher des images, voilà tout ! »

« Des images, toujours des images ; il les veut nobles, sans « doute, brillantes, à effets, glorieuses, partout où il les trouve. « Il les veut faire pour parer et rehausser celui qui s'en revêt « et qui en blasonne son écusson. Mais il les veut par-dessus « toute chose ; il les moissonne avec leur panache en fleur ; il en « fait trophée et gloire. Trouver la plus belle phrase sur les

(1) « Un exemple achevé d'auto-suggestion » (Etudes critiques. — Chateaubriand en Amérique. — Vérités et fictions. Paris, 1903).

« descendants de saint Louis et de Robert le Fort, la plus belle
« phrase sur Napoléon à Sainte-Hélène, la plus belle phrase
« sur le tombeau de Jésus-Christ, la plus belle phrase et la plus
« splendide sur la ruine et le cataclysme du vieux monde...
« qu'il y ait réussi et il sera content ! »

Cette manière d'admiration narquoise eût fort déplu à Chateaubriand. Assurément, il eût préféré qu'on se bornât à accepter, sans discussion, l'acte de foi littéraire, artistique et par surcroît chrétien qui apparaissait dans les préfaces et dans plusieurs passages de son œuvre. N'avait-il pas tout dit de ses buts par ces seuls textes que l'avenir devait si indiscrètement retourner et examiner en tous sens ?

« ...Je n'ai point fait mon voyage pour l'écrire ; j'avais un
« autre dessein, je l'ai rempli dans les *Martyrs*. « J'allais cher-
« cher des images, voilà tout... » (Préface de la première édi-
« tion de l'*Itinéraire*).

« Au principal motif qui me faisait, après tant de courses,
« quitter de nouveau la France, se joignaient d'autres considé-
« rations ; un voyage en Orient complétait le cercle des études
« que je m'étais toujours promis d'achever. J'avais contemplé,
« dans les déserts de l'Amérique, les monuments de la nature ;
« parmi les monuments des hommes, je ne connaissais encore
« que deux sortes d'antiquités : l'antiquité celtique et l'anti-
« quité romaine ; il me restait à parcourir les ruines d'Athènes,
« de Memphis et de Carthage. Je voulais aussi accomplir le
« pèlerinage de Jérusalem. »

Exagérément pessimiste, en ce qui a trait à la ferveur chrétienne des temps à venir, il ajoutait :

« Je serai peut-être le dernier Français sorti de mon pays « pour voyager en Terre Sainte avec les idées, le but et les « sentiments d'un ancien pèlerin. »

« Le fait d'être ainsi « le dernier » de la multiséculaire phalange à la tête de laquelle avait marché Godefroy de Bouillon, premier Roi de Jérusalem, humiliait certes moins le Croisé de 1806 qu'il n'en tirait d'orgueil. Et pourtant, ajoute-t-il :

« Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du « repentir ? Une seule pensée m'absorbait. Je comptais avec im- « patience les moments. Du bord de mon navire, les regards at- « tachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cin- « gler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en « trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'appor- « ter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait en abordant les « côtes d'Espagne ! »

Pouvait-on mieux dire, en termes plus voilés et cependant plus intelligibles, que le voyageur ne portait pas, sur sa poitrine, ostensiblement brodée, la croix de *Dieu le Veut,* mais que peut-être Julien, en brossant chaque matin les vêtements de son maître, prenait soin de ne point briser le médaillon de certaine miniature ? A l'encontre des seigneurs et des humbles fidèles qui, dès 1099, revenant du pays musulman, traversaient Rome pour s'agenouiller devant le trône du chef de l'Eglise, Chateaubriand tout chargé de cette autre gloire pour laquelle les grands esprits sont aimés, se proposait de rentrer en Europe par Grenade, dans la hâte païenne de ployer le genou près du fauteuil d'une amie bien chère.

Le voyageur de l'*Itinéraire* était en droit de nous taire entièrement cette vérité charmante. Il nous l'a laissé deviner, et il se pourrait bien qu'on lui eût pas assez reconnu ce mouvement de franchise.

De fait, l'auteur a fourni assez d'autres raisons pour que celle-ci passe à un plan secondaire. Celui qui avait été « l'Illustre Corbeau des Cordillères » était d'un naturel assez vain pour s'imaginer sincèrement, qu'il visiterait la Terre Sainte comme « restaurateur du Christianisme ». Par surcroît, n'exerçait-il pas aussi, à l'entendre, métier d'archéologue et de géographe?

« Je fis le tour de la Méditerranée sans accidents graves, « *retrouvant* Sparte, passant à Athènes, saluant Jérusalem, si- « gnalant Carthage... » (Préface des *Martyrs*).

« Signaler Carthage » semble bien découvrir, fixer l'emplacement, dissiper des doutes sur la topographie; « Retrouver Sparte » paraît exprimer la même ambition. Le soin que le Vicomte mit à identifier l'Eurotas, à rechercher les tombeaux oubliés, nous en convaincrait d'ailleurs, aisément. Cependant, il est modeste à sa manière :

« ...Je ne prétends point faire valoir mes travaux, qui « sont très peu de chose; mais j'espère que, quand on me verra « m'arracher à mon pays et à mes amis, supporter la fièvre et « les fatigues, traverser les mers de Grèce dans de petits « bateaux, recevoir les coups de fusil des Bédouins, et tout « cela par respect pour le public et pour donner à ce public un « ouvrage moins imparfait que le « Génie du Christianisme », « j'espère qu'on me saura quelque gré à mes efforts. » (*Itinéraire*).

Comment, au reste, ne pas « savoir quelque gré » à un homme qui partait vers le Saint-Sépulcre après avoir écrit, dès 1802, dans ce *Génie du Christianisme* où il s'affirmait champion de Dieu :

« Ce n'étaient pas les sophismes qu'il fallait réconcilier « à la religion : c'était le monde qu'ils égaraient. On l'avait « séduit en lui disant que le christianisme était un culte né du « sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans « ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison « et de la beauté, un culte qui n'avait fait que verser le sang, « enchaîner les hommes et retarder le bonheur et les lumières « du genre humain. On devait donc chercher à prouver, au « contraire, que, de toutes les religions qui ont jamais existé, « la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, « la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ; que « le monde moderne lui doit tout, depuis les hospices pour les « malheureux, jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et « décorés par Raphaël... »

Ainsi, il semblait bien, à tous ceux qui le voyaient prendre route, que ses notes d'Orient accorderaient une part large et préférée, une importance marquée au berceau de la religion chrétienne. Parmi tous les buts, celui-ci primait. Chateaubriand qui croyait, ou tout au moins qui « croyait croire » selon le mot heureux de Mme Récamier, Chateaubriand qui, à la mort de sa mère, avait dit : « J'ai pleuré... et j'ai cru », donnerait, pensait-on, en son œuvre la prééminence à Jérusalem, à Bethléem et à la Mer Morte. N'allait-il pas — c'était sa déclaration même — imager les *Martyrs* ?

En réalité, si l'on fait un compte attentif des pages consacrées au « berceau chrétien », leur nombre est de quelques unités inférieur à celui du total des pages païennes et hérétiques! L'unanimité des jugements s'accorde, par surcroît, à les considérer comme les moins bien venues. L'auteur a-t-il donc quelque peu modifié ses buts en descendant vers le Sud? La splendeur des premières étapes lui a-t-elle fait perdre légèrement de vue la majesté de la dernière? Certaines « directions » qu'il définissait mal en lui, l'ont-elles irrésistiblement dérivé vers des buts nouveaux? S'il est question enfin de ces buts, si l'on espère les mettre complètement au jour, ne devient-il pas opportun de les rechercher où le pèlerin ne les situait point, au moins par un aveu public? Après avoir parcouru les écrits où tour à tour l'admiration et l'ironie définirent les motifs qui portèrent Chateaubriand sur les routes des philhellènes et des croisés, oserons-nous donner quelques-unes de nos vues sur ces matières?

Serons-nous excusé si nous nous permettons de tirer une liqueur nouvelle de cette amphore composée par tierces parties, du marbre de Penthélique, du limon du Nil et des poussières du Golgotha? Sans ambitionner en extraire un vin entièrement inconnu, nous serions récompensés de notre effort si nous en faisions seulement couler quelques gouttes d'une saveur assez tolérable, sorties de ce pressoir, très arbitraire mais bien tentant, dont la psychologie est la vis pénétrante et l'induction est le plateau.

Bref, fondant de notre mieux nos hypothèses, nous voudrions exposer diverses appréciations personnelles, prudentes

comme il convient, sur une question qui, depuis plus d'un siècle, souleva tant de commentaires.

Il est à présumer qu'en dégageant ces « buts annexes », nous aurons le malheur de contredire parfois ce Credo réputé : « J'ai un maudit amour de la vérité, et une crainte de dire ce « qui n'est pas, qui l'emportent en moi sur toute autre consi- « dération. » (*Itinéraire.*)

Mais nous avons confiance qu'inspirées par ce « maudit amour de la vérité », les mânes de M. de Chateaubriand auront pour la loyauté de notre intention, la générosité de nous absoudre.

LE BUT RELIGIEUX.

Si l'on accorde à l'argument religieux le premier rang dans cette enquête sur les raisons fondamentales du voyage, on est aussitôt sollicité par un groupe de considérations qui s'harmonisent ou se heurtent et parmi lesquelles il faut bien choisir. Certaines paraissent autant combattre pour une sorte de paganisme inné, plus ou moins conscient, en Chateaubriand, que pour la sincérité de sa foi chrétienne. Il est Breton. Il est déjà l'enchanteur et la harpe bretonne. Le solide catholicisme de sa race, cette ferveur de granit dressée sur les âmes en sa Patrie comme le menhir sur la lande, se rencontre, néanmoins, au fond de lui-même, avec une indéniable et vivante hérédité celtique, qu'il connaît, dont il est fier et dont il fait volontiers état. Son goût ardent pour la noble image, et mieux encore la mélan-

colie qu'il apporte à exprimer, par l'écriture, la joie artiste des sens, viennent peut-être, jusqu'à son cœur, des tombeaux où de très antiques aïeux se couchèrent, après avoir animé, sur des rivages oubliés, la sève qui, maintenant encore le fait agir et penser.

Il est chrétien comme tout Breton, mais, plus encore que tout Breton, il est Celte et reste solidaire d'un obscur passé ancestral, celui des gens d'Armor, avant les premiers missionnaires de la Croix. Si son langage tient souvent de l'oraison funèbre et du sermon, on peut lui prêter aussi, en une évocation qui a seulement l'apparence de l'audace, beaucoup de la solennité que devait affecter le langage du druide sacrificateur offrant la victime aux éléments, aux forces de la nature, aux puissances de l'air, de l'eau, de la terre et du feu.

Par ce trait, nous le retrouverons nettement païen tout à l'heure, entièrement à l'aise devant les temples du panthéisme grec, alors que, par contre, il sera comme frappé d'une gêne et d'un malaise de l'âme devant les sanctuaires de la chrétienté, au pied de la colline divine.

Ne nous hâtons pas de quitter les lieux où se complaît, dans la délectation d'être *chez soi*, ce Breton-type, jeté par le destin, lors de ses plus jeunes ans, et pour que l'empreinte autochtone, semble-t-il, soit plus indélébile, dans un morne château, à Combourg, site de rêve et de solitude, manoir encerclé de bois, non loin des grèves orageuses. Destiné à vieillir et à mourir lentement sans prononcer presque une parole, — sauf lorsque le joyeux Béranger venait lui arracher un sourire — cet homme, enfant, avait vécu en Breton silencieux, au fond de la Breta-

gne sans autre voix que celle de la mer. Cette mer, franchissons-la avec lui. Il y a peu encore qu'il cessa d'être un adolescent. Il a pourtant vécu, et durement. On est aux abords de 1793. Il publiera bientôt à Londres un ouvrage sur les Révolutions tout empreint d'affectation misanthropique, sans préjudice d'un scepticisme religieux qu'il déplorera plus tard. Il vit à Beccles, à Bungay en Suffolk. Il est professeur de français, « M. Shatterbrain » disent ses élèves. Et cela signifie: M. de la tête à l'envers. Il lit beaucoup, et sans doute, Ossian.

Ossian, Ossian Macpherson, sombre et nuageux, a publié son recueil en 1760. Brumes, bruyères pâles, chardons, brouillards, tristesse, automne, nuits lugubres, tempêtes, chouettes hululant dans les ténèbres, torrents, vents et mers, âmes des morts, fantômes et génies surnaturels... Et ce lyrisme si séducteur pour le jeune Français suscite en lui tout un monde de formes et de couleurs. De ravissants tableaux se mêlent aux impressions d'une âme agitée. Quelques années plus tard, Chateaubriand, par *René* — René le nom de son père et le sien — devancera d'une décade le Childe Harold byronien.

Voilà le Chateaubriand brito-celtique. Il en est un autre : c'est l'ancien élève des collèges de Dol et de Rennes, qui haïssant les mathématiques, ne s'enchantait qu'à l'avide lecture des classiques grecs et latins, et qui, taciturne et oisif hors ces lectures, rêvait de voyages lointains et magnifiques. Plus tard, revenu à Combourg, après la mort de son père et son premier retour à Paris, il reprend ses livres antiques et les lit mieux encore. Un accident — une erreur — en 1791, le porte en Amérique. Une erreur, disons-nous, car son but véritable tout

désigné, n'était pas là. Des ouvrages précieux résultèrent de ce rêve fol d'aller chercher le passage du Nord-Ouest. Ne nous en plaignons pas. Sans cette « aventure » sans les faits révolutionnaires qui lui en valurent bien d'autres, sans Coblentz et Thionville, sans la misère en Angleterre, il est à présumer qu'un penchant irrésistible eût conduit le jeune gentilhomme à écrire, sous le ciel attique, une suite au *Voyage du Jeune Anacharsis*, de l'abbé Barthélemy. En des temps moins troublés, vraisemblablement, il eut ainsi suivi l'évolution normale d'une nature éprise de perfection, qui avait appris à la connaître chez les penseurs du monde hellène, et qui n'eût pas tardé à bouillir d'aller la saluer sur place, comme il le fit à la première occasion, devant l'auguste sérénité des ruines (1).

Mais, bien que cette courte digression nous parût nécessaire, veillons à ne pas nous éloigner de l'objet que nous nous proposons. La mère de l'écrivain meurt, et sa sœur bien-aimée, Lucile, disparaît. Il pleure et voici qu'il croit en Dieu. Après avoir exposé, dans son ouvrage de 1797, des idées intermédiaires entre la religion et la révolution, — une sorte de dogme libre-penseur religieux, si l'on peut écrire, une philosophie à la Rousseau, — il aboutit, entraîné par son imagination, et après le choc de son double deuil, au Christianisme. Tournant capital. Il restera chrétien, dans ses pratiques extérieures, dans son art, dans ses politiques de diplomate, de ministre ou de membre de l'opposition. Ce serait l'heure pour lui, sinon d'imiter le Sicambre: il est trop artiste et doit trop de joies à la Grèce

(1) Il y aurait beaucoup à dire sur la part de pensée grecque qui intervient et qui déjà commande la forme pure sous le pittoresque exotique du Haut-Canada.

païenne pour la piétiner ; il est trop breton pur celte pour condamner ce que l'on pourrait appeler le « fond d'âme » qu'il tient des indo-germains d'où il sort, — ce serait l'heure pour lui, disons-nous, de subordonner à son catholicisme sincère, les atavismes ou les préférences de son passé. Si la cohabitation de ceci et de cela restait possible en un même homme, il était inadmissible que cet homme-là fût M. de Chateaubriand qui, nous l'avons remarqué, voulait être le « restaurateur du Christianisme » et déjà sentait frémir en lui les périodes et les images du *Génie,* de l'*Itinéraire* et des *Martyrs.* Nourri d'antiquité autant qu'il l'était, celtisant invétéré de par son caractère et l'inclinaison de ses pensées, à la mélancolie il avait demandé une autre exaltation, une plus éclatante lumière encore à la poésie de la Foi, à la vérité selon ce Christ dont il se faisait, au milieu des difficultés concordataires et après une ère d'mpiété, le soldat.

Peut-être convaincu de la solidité de son armure chrétienne, il partit vers Jérusalem et l'adorable tombeau. Il ne mentait pas en disant : « Je vais chercher des images pour les *Martyrs.* » Son seul tort, encore que relatif et si excusable qu'on ne saurait jamais assez l'en louer, fut de passer d'abord par la patrie des arts et du génie, par le rivage de la Messénie, par Methone, Coron et Tripolizza. Dès lors, il poussa passionnément son cheval à travers des champs mémorables, comme au collège de Dol il avait conduit sa pensée au travers les pages des plus beaux livres. L'ancien écolier, qui évitait la classe de géométrie pour lire un peu plus Homère, aperçut en Grèce, et soudain, près d'un torrent desséché, sous des lauriers roses et des ga-

tilliers, le but véritable de son voyage. Parti de la côte istrienne pour aller en chrétien se prosterner au sommet du Calvaire, il arrive dans Athènes accomplir le pèlerinage par excellence et être le premier de son siècle à écrire une « Prière sur l'Acropole ».

Si, traçant son itinéraire au rebours de ce qu'il fut, il eût d'abord passé par l'Alhambra, le voyage de Paris à Jérusalem eût vu intervenir ses titres quelque peu. L'auteur eût rencontré d'abord l'objet le plus délicieusement païen qu'il poursuivait en sa longue course. Il fût arrivé ensuite aux Lieux Saints et, sans avoir encore dépensé le plus généreux et le plus clair feu de son génie, il eût donné raison à ces buts hautement confessés devant son départ et qu'il n'osa point modifier ni démentir quand il signa, au retour, et quelques années plus tard, sa première préface. Et après le pèlerinage, il eût terminé par la visite aux immortels décors du classicisme. Il eût retrouvé là des accents peut-être pareils, malgré sa fatigue, à ceux qu'il clama en réalité, au premier élan. Et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, plus fidèle à ses intentions initiales, y eût gagné en homogénéité et eût été, vraisemblablement, un livre d'une sincérité comme d'un agrément total moins contestable.

Concluons sur ce point : Le celte et le philhellène ont contrarié le chrétien, quoi qu'il en fît. C'est le celte qui a murmuré à l'oreille du philhellène ces paroles si souvent pénétrées de brumes et de tristesses, même lorsque la candeur du ciel prédisposait … sprit à opter pour le suave oranger contre la noire mé… lu cyprès. C'est lui qui, devant les cimes du Parnasse … icon, devant le golfe de Lepante, a rendu le souffle

aux grands morts de l'histoire et leur a fait dire par la bouche du poète : « Quel désert! Quel silence! Infortuné pays! Malheureux Grecs! » L'un et l'autre escortèrent Chateaubriand avec le fidèle Ali, à Jaffa, dans la vallée de Sion et jusqu'au Jourdain. Ils dialoguaient encore près du voyageur, qui croyait de longtemps les avoir congédiés pour se consacrer enfin, selon la promesse qu'il en avait faite à lui-même, à ses amis et au monde, à atteindre, le cœur affranchi de toute autre tendresse, le terme qu'il s'était proposé. Mais ils étaient là, sur le chemin des pèlerinages, tous deux païens près du porteur du « bâton de mes pères », et ce qu'ils chuchotaient derrière le chrétien détournait maintes fois son esprit de ce qu'il voulait penser.

Ainsi, en Terre Sainte, l'objet « officiellement » désigné fut-il imparfaitement atteint parce que, sur les routes de l'Orient, un autre but, tenu pour secondaire, s'était impérieusement proposé et imposé d'abord? Ainsi en fut-il jusqu'au 16 octobre à huit heures du soir où le Vicomte de Chateaubriand prit la mer sur une caïque de Syrie, en ne trouvant que ce pauvre cri d'adieu à la Palestine :

« J'avoue que j'éprouvais un certain sentiment de plaisir,
« en pensant que je venais d'accomplir un pèlerinage que
« j'avais médité depuis si longtemps. J'espérais mettre bientôt
« fin à cette sainte aventure... »

Exclamation dernière, adieu sans espoir ni intention de retour vers un but « si longtemps » convoité. En cette exclamation suprême, comme dès les premières notes crayonnées, à l'arrivée devant Jaffa, la colonne dorique couchait encore son ombre sur la croix et les dieux portaient tort à Dieu.

LE BUT ESTHÉTIQUE.

Après l'argument religieux, tentons de faire apparaître d'autres raisons profondes, en ce voyage vers les temples et les sanctuaires. Dans l'instant, s'offre à nous l'image de l'artiste qui sait l'étendue de ses moyens, les riches couleurs de sa palette, la qualité hors pair de sa vision et l'œuvre d'art qu'il est homme à rapporter.

Pourquoi disputer, avec une âpreté excessive, ce voyageur chrétien, qui va saluer le Saint-Sépulcre?

« J'ai avancé dans un premier ouvrage, dit-il, que la reli-
« gion chrétienne me paraissait plus favorable que le paga-
« nisme au développement des caractères et au jeu des pas-
« sions dans l'épopée; j'ai dit encore que le merveilleux de
« cette religion pouvait peut-être lutter contre le merveilleux
« emprunté de la mythologie. Ce sont ces opinions plus ou
« moins combattues que je cherche à appuyer par un exem-
« ple. »

En cette déclaration, le mot « peut-être » et deux fois le mot « merveilleux » nous intriguent. En fait, l'auteur n'est pas absolument sûr que la poésie et le mystère chrétien puissent éclipser dans ses écrits le mystère et la poésie de l'Olympe. Quoi qu'il en soit, il est séduit par le merveilleux mythologique autant que par le merveilleux chrétien. Qu'un croyant prenne le chemin de la Palestine, et l'on est porté à supposer qu'il y va d'abord prier Dieu. Ce n'est pas le cas de Chateaubriand. Il va opposer un merveilleux à un autre. Psychologie appuyée sur la

foi, uniquement sur la foi? Non, mais beaucoup sur le goût de l'art, sur les élans d'une âme artiste, sur les curiosités impatientes d'un œil qui sait juger de la nuance et de la grâce, de la noblesse et de la qualité esthétique des spectacles du monde. Chateaubriand artiste accompagne et précède en Orient Chateaubriand pèlerin; l'écrivain qui méditera au Jardin des Oliviers, est le même qui, devant un paysage nocturne, éprouve le besoin d'ajouter au décor quelque touche qui lui soit personnelle. En artiste, en poète et comme le peintre Corot plus tard ajoutera des bouleaux dans un motif où la nature n'en mit pas, il suspend au ciel la Lune « qui fait bien », qui complète et donne une image encore :

« Un petit bout de croissant de la lune était dans le ciel, « tout justement pour m'empêcher de mentir, car je sais que, « si la lune n'avait pas été là réellement, je l'aurais toujours « mise dans ma lettre ».

Des solitudes américaines, il nous avait déjà apporté des accents et des rythmes d'une langue artiste, d'une langue inconnue avant lui. On a dit que Chateaubriand avait retiré à la poésie le droit exclusif de décrire et l'avait rendu à la prose.

Avec Bernardin de Saint-Pierre, il a inventé de toutes pièces le pittoresque descriptif. Pittoresque, certes, car il est peintre lui aussi. Il l'est dans toute la force du terme. Si l'on voulait paraphraser une lettre de Joubert écrivant à Mme de Beaumont, le 12 septembre 1801, on dirait : « C'est de la beauté et non de la vérité qu'on cherchera dans ses ouvrages.

Si l'on veut encore considérer la mosaïque de sa vie, on la voit toujours arrangée, de sa main attentive, en artiste soucieux

de ne pas œuvrer à demi. Comme des bibelots dans un beau salon, il dispose au courant de ses jours, les relations et les circonstances les plus décoratives. Il connaît Bonaparte, le roi fou anglais, Burke, Mirabeau, Washington, Louis XVI, Marie-Antoinette, le roi de Prusse. Tout le monde lui a parlé, lui a serré la main. Autour de lui, il faut nécessairement une galerie de grandes figures. Ses maladies mêmes ont une façon de beauté, par leur rareté, par leurs terribles effets : il est phtisique, il a la petite vérole, d'affreux délires, des hallucinations, il est laissé plusieurs fois pour mort. Tout ceci, c'est encore de l'art, de l'exception, du privilège; ce n'est pas le fait de tout le monde!

Cette fièvre d'artiste qui l'inspira en Amérique, il lui veut un nouvel emploi. Quand nous parlerons du but *opportuniste* qui le dirigea vers l'Orient, nous comprendrons mieux pourquoi il choisit ce champ d'action, pour aller peindre.

Mais, à ne considérer que le désir de réaliser une œuvre d'art, on aperçoit déjà que les routes de *l'Itinéraire* lui sont tout naturellement indiquées par ses irrésistibles préférences. Il sait qu'il possède le génie du détail individuel et qu'il excelle à brosser aussi le grand morceau. Il lui faut des paysages dignes de son art. La circonstance se présente Il prépare *Les Martyrs.* Pour cette grande œuvre, il doit grouper des accents vus et vécus. Il fera l'illustration de son livre de foi avec les croquis de son album de « touriste ». Peut-être se persuadera-t-il avec le temps, en voulant persuader ses contemporains et la postérité, qu'il n'a pris le bâton de pèlerin qu'avec la ferveur d'un croisé. Peut-être ne s'est-il acheminé vers le sépulcre qu'avec la convic-

tion de porter, sous son manteau, la croix des grands ancêtres. Instinct ou raisonnement, le fait est que le grand manieur des plus riches couleurs a entraîné au sud le zélateur du christianisme restauré, et qu'il s'en va « faire de l'orientalisme », bien plus que de l'apostolat.

Sans mettre plus longtemps en discussion la question de savoir s'il est plus artiste que chrétien, s'il est de bonne foi ou non, une vérité s'impose : c'est qu'il est un artiste magnifique et somptueux.

De l'artiste, il a même les charmants, les précieux, les indispensables défauts. Pour que l'œuvre « fasse bien », il ment volontiers, ou tout au moins il accommode la vérité :

« Mes camarades me demandaient des histoires de mes « voyages, ils me les payaient en beaux contes ; nous mentions « tous comme un caporal au cabaret avec un conscrit qui paye « l'écot. » (*Mémoires d'Outre-Tombe.*)

Pour une cadence de phrase, une belle antithèse (les tableaux de Sparte et d'Athènes dans *l'Itinéraire*) il s'est autorisé à forcer l'effet, à souligner certains traits, à en estomper d'autres. C'est de l'art, et on le lui a bien prosaïquement, bien fâcheusement reproché. Notre opinion sincère est qu'il convient de le défendre, avec ceux qui, sachant quelles délectations l'on peut devoir aux mensonges de l'art, estiment que Chateaubriand eût singulièrement amoindri sa gloire et décoloré ses fresques, s'il s'en fût toujours tenu au plat respect de la vérité selon le bon sens et l'optique infaillible des « braves gens ». M. Albert Counson, dans ses « *Mélanges d'Histoire*

littéraire » a relevé l'accusation et s'est, très à propos, fait l'avocat du coupable :

« ...La question de la sincérité ne doit pas être écartée pure-
« ment et simplement. Il faut, bien entendu, savoir en quels
« termes on peut et doit la poser quand il s'agit d'un artiste. »

C'est toute une thèse indiquée sous peu de mots. Nous n'avons pas ici mission de la soutenir. Mais l'artiste véritable, s'il est digne de l'épithète et veut signer une œuvre originale, a en quelque sorte *l'obligation majeure de filtrer la nature à travers son propre tempérament.* C'est la définition de l'art même. De nos jours, elle est généralement admise. Chateaubriand la connaissait. Il savait que la beauté, sous son pinceau coloriste, devait reparaître telle qu'il la voyait dans la nature, sous sa lentille grossissante, voire même déformante, et non point honnêtement configurée, suivant les rigoureux rapports et les topographies de M. Conrad Malte-Brun (1).

Jamais, dans le cours des lettres françaises et avec plus de relief, ne s'était peut-être mieux identifiée que chez lui cette évidence, depuis devenue élémentaire, et qu'Amiel synthétisa en une formule célèbre : « Le paysage est un état d'âme ».

« Qu'un vain paperassier gratte, cherche et s'informe,
« même quand il a tort, le poète a raison. » (Ed. Rostand.)

Au reste, les licences que s'autorisa Chateaubriand, portèrent, dans le siècle et au delà, un fruit que de froides notices n'eussent jamais laissé espérer !

(1) Chateaubriand ne dédaigna pourtant point de faire appel aux lumières de l'illustre géographe : « Enfin, des savants distingués ont bien voulu éclaircir mes doutes et me faire part de leurs lumières; j'ai consulté MM. Malte Brun et Langlès : Je ne pouvais mieux m'adresser pour tout ce qui concerne la géographie et les langues anciennes et modernes de l'Orient. » (Préface de la première édition).

« Les souvenirs dont Chateaubriand semble prier pour « qu'on en excuse l'ardeur — écrira M. Maurice Barrès — se « propagèrent pour la féconder dans toute notre littérature « moderne. »

Chateaubriand, s'abusant peut-être lui-même sur son but, partit à la belle saison de 1806, vers la Grèce et la Palestine. Il se promettait de célébrer la gloire éternelle de Dieu et dans la réalité des faits, il ne s'avança sur les pontons de l'embarquement de Trieste que pour aller de l'autre côté des mers, ajouter des tableaux à des aquarelles, sous la grâce changeante des plus nobles ciels. (1)

BUT OPPORTUNISTE.

Chateaubriand s'en allait aussi parce qu'il avait compris *l'opportunité* de son voyage. Il est difficile d'admettre qu'un homme, si absolument personnel, si appliqué à coordonner sa vie, n'ait pas tenu compte de ce facteur. Il ne l'a pas dit, ne s'en est pas flatté, mais assurer que cette considération n'intervint pas au secret de sa pensée, ce serait nier son caractère tout entier. S'il ordonna à Julien, en juillet 1806, de boucler sa valise, c'était moins pour mériter l'appréciation future de Théophile Gautier : « Il a restauré la cathédrale gothique, rouvert la grande nature fermée, inventé la mélancolie moderne », que

(1) « J'ai un pinceau, disait Bernardin de Saint-Pierre, mais M. de Chateaubriand a une brosse. » C'était moins une ironie qu'un éloge.

pour tirer, de l'heure et des circonstances, au profit de sa gloire qu'il voulait marmoréenne, le bénéfice maximum. On a dit que Chateaubriand avait associé sa fortune « à celle de l'univers et des grands hommes ». Il convenait qu'il brillât dans le monde. Un intérêt de popularité dut donc se glisser dans *l'Itinéraire,* l'intérêt d'une réputation logiquement cultivée et qui devait un jour briller sur les cimes les plus hautes. Et c'est pourquoi nous avons écrit le mot d'opportunisme. Il nous reste à l'expliquer et à prouver que, sans avoir encore fait beaucoup de diplomatie, le futur ministre des Affaires Étrangères (1822) emportait en 1806, dans ses bagages, tout un plan de politique secrète, pour son meilleur avancement sur les chemins de la notoriété.

Ce n'était pas une nouveauté que d'écrire de la Grèce et de la Palestine : nous le verrons en évoquant les précurseurs. Ce qui était neuf, c'était d'en écrire, et avec quelle puissance dans le talent, au moment où le peintre d'*Atala* songeait à se retourner vers le berceau de ses croyances.

Chateaubriand n'était pas le premier à découvrir la poésie des ruines (Volney). Mais, depuis l'apaisement du sectarisme antireligieux, il était le premier à se sentir assez d'autorité par le verbe, pour satisfaire, en un moment choisi, l'esprit public. Comme un nuage instable porté par le vent de l'opposition, ce dernier avait besoin de confirmer ses sentiments religieux par une admiration proclamée en présence d'une grande œuvre sur laquelle se penchât l'ombre de la Croix.

Fidèle aux Bourbons et les méprisant, catholique et gardant au fond de lui une part de ce scepticisme qui lui avait inspiré en Angleterre « *l'Histoire des Révolutions* », souple en ses

doctrines, quoique paraissant si roide en ses principes, il était excellemment armé pour la besogne opportune. Il saurait, en son langage aux plis lourds de pourpre et d'or, draper et fixer une pensée qui flottait autour de lui, dans la foule. Ce que plus tard Barbey d'Aurevilly dit pour le « *Génie du Christianisme* », pourrait être dit pour « *l'Itinéraire* » et les « *Martyrs* » (1).

« Le succès du « *Génie du Christianisme* » tenait aux idées « religieuses qui faisaient encore le fond des âmes et que la « Révolution avait comprimés ou blessés. Il était l'expression « éloquente d'une réaction longtemps irritée et qui allait se « satisfaire dans les opinions et les mœurs. La France monar- « chique et catholique, à la vie dure, vivait toujours malgré ce « qu'on avait fait pour la tuer. Les causes du succès du « *Génie* « *du Christianisme* », qui fut un triomphe et qu'on pourrait « appeler le 18 Brumaire de la pensée, car ce jour-là Chateau- « briand avait jeté les idées de la Révolution par la fenêtre, « comme Bonaparte y avait jeté les représentants, les causes « de ce beau succès n'étaient pas toutes dans le talent nouveau « comme le Nouveau Monde, d'où il venait, et qui se révélait « tout à coup avec tant d'éclat. »

Chateaubriand, comme Bonaparte, en effet, partait en Egypte. Comme lui, il en reviendrait assez brusquement, impatient de rentrer en France, pour ouvrir les fenêtres et achever de défenestrer la Révolution. Programme séduisant! Le gentilhomme de Combourg haïssait l'Empereur, mais dans un plan

(1) Barbey d'Aurevilly : Les Œuvres et les Hommes. Les critiques ou les juges jugés.

moral, qui devait lui sembler supérieur au plan politique, il ne dédaignait pas de caresser le rêve d'imiter le « soldat heureux ».

Cette première considération mise à part, il en était une autre, non moins « opportune ». Expert en exotisme, il sentait l'instant infiniment favorable pour jouer sur sa lyre américaine des airs méditerranéens.

Puisqu'on lui faisait l'honneur d'admettre qu'il avait été « Americo Vespucci », dans ce Nouveau Monde où Bernardin de Saint-Pierre avait été « Colomb », il découvrirait maintenant le monde ancien et avec un tel éclat cette fois que ce dût être sans partage.

Bernardin de Saint-Pierre, transporté de joie par sa trouvaille, a jeté, pêle-mêle, ses trésors dans ses écrits. On attend maintenant dans cet art superbe, un ordonnateur, un judicieux orfèvre, qui donne leurs préséances aux mots, choisisse les pierreries, et compose le plus beau des diadèmes. Après l'auteur de *Paul et Virginie,* il faut un maître mieux doué encore : Chateaubriand et ses sites par excellence choisis : l'Acropole, le Golgotha (1).

Tels nous semblent être, en marge des buts avoués, publics, révélés à haute voix par Chateaubriand, les buts confidentiels chuchotés par le chrétien à l'artiste et par l'artiste au gentilhomme de lettres. Entre ces trois intentions se tend, comme le fil d'un collier soutient trois perles, le lien ténu d'un grand orgueil, d'une vanité hautaine, d'un constant désir de briller encore.

(1) Dans une note de la réédition de « *l'Essai sur les Révolutions* », Chateaubriand écrit en 1826 : « On peut se consoler de s'être trompé quelquefois quand on a fait « Paul et Virginie ».

L'Orientalisme et Chateaubriand.

LES DEVANCIERS.

Quelle que pût être ambitieuse, et justifiée par ses mérites, l'intention qu'avait Chateaubriand de créer de la beauté nouvelle, il savait bien qu'il n'inventerait ni l'exotisme (dont il était cependant un des maîtres les plus désignés), ni l'orientalisme vers lequel l'inclinait le penchant de ses travaux.

Nous verrons qu'avant de s'embarquer, et bien qu'il n'aimât pas les bibliothèques, il s'était entouré de livres et qu'il les avait pour le moins parcourus. Sans doute avait-il conduit avec un soin véritable, une enquête de récapitulation sur le passé, pour se remettre devant les yeux tout le panorama d'un genre littéraire, où après y avoir excellé en Amérique, il s'apprêtait à triompher en Afrique et en Asie.

Ainsi dût-il méditer sur l'évolution du sentiment de la nature dans les lettres françaises. Il ne nous paraît pas inutile de refaire cette revision, en courant très rapidement sur ses traces.

Au hasard de l'évocation, il se souvient d'abord de saint Lambert disant en 1769 : « J'ai chanté la nature chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence ». Il revit la *Nouvelle Héloïse* dans ses cadres du Valais et du pays de Vaud, se souvint de cette mode d'écrire sur la Suisse, qui sévit vers 1783 (1), de toutes les Arcadies, de toutes les vallées de Tempé, chantées depuis un peu moins d'un demi-siècle, des mascarades d'églogues, fêtes champêtres, chaumières de Trianon, des Charmettes et Georgiques. La mode de l'agriculture, les foules pressées au cours de Jussieu, le goût de la solitude, selon Jean-Jacques, les promenades au clair de lune, les réactions de Guibert qu'irritait la fantaisie descriptive, les écrivains peintres de la mer, pâles devanciers de Bernardin, se ranimaient en son esprit avec les essais heureux de ce Mayer qui pour renouveler un vocabulaire conventionnel, avait osé parler du « blanc pâle et miroité des Hautes-Alpes ». Les tristes gammes de couleurs d'un Boucher, d'un Delille, d'un Bertin, le pauvre pittoresque de Voltaire et de Montesquieu, les clichés mêmes de Rousseau « bois épais, coteaux fleuris, immenses roches », enfin le louable effort d'un Loaisel de Tréogate, dont l'art

(1) Récits de Bourru, Saussure, Deluc : « Ces lectures incitent beaucoup de Français à villégiaturer vers « les belles horreurs de la Suisse non moins que les « lettres sur le Valais, de Coxe, traduites par Ramond, en 1780, dans le *Journal* « *de Paris*. »

n'était pourtant ni original, ni sûr, mais qui, sachant choisir le détail, se montre parfois neuf et sensible, Marmontel et les *Incas*... Chateaubriand revoit ce passé d'où sont sortis naguère encore, jeunes et touchants, se tenant par la main, *Paul et Virginie*.

Pour ce qui est de l'exotisme proprement dit, Chateaubriand n'oublie pas que Fénelon, à l'intention du duc de Bourgogne, a écrit Télémaque, un chef-d'œuvre qui voulait être moins exotique que moral (1).

L'exotisme de Voltaire dans *Alzire* était pitoyable et nul. Celui de Volney dans les *Ruines*, disparaissait sous le lierre philosophique. On ne pouvait que sourire à l'exotisme d'*Abufar*, cet essai descriptif de Ducis, mal inspiré, et qui pourtant eut ses admirateurs, Marmontel et ses *Incas* méritait un salut, mais tous les sentiers de la littérature ramenaient à Bernardin de Saint-Pierre (2); *Paul et Virginie* restaient le premier roman exotique qui fût un chef-d'œuvre... C'était un noble précédent. Toutefois, Chateaubriand en 1806, savait que l'exotisme, par la plume des autres et par la sienne, n'avait pas encore dit tous ses secrets et qu'il n'était resté jusqu'alors qu'un objet de curiosité philosophique ou sensuelle. Il n'ignorait pas moins que

(1) Devant l'île de Calypso, Chateaubriand écrira cependant, en hommage au « Cygne de Cambrai » : « Malheur à qui ne verrait pas la nature avec les yeux de Fénelon et d'Homère! »

(2) Bernardin de Saint-Pierre, en 1773, se plaignait qu'on ne sut pas peindre la nature exotique (XXVIII[e] lettre du *Voyage de l'Ile-de-France*). De lui, Sainte-Beuve pourrait écrire : « C'est sa gloire d'avoir le premier reproduit et comme découvert ce nouveau monde éclatant, d'en avoir nommé par leur vrai nom les magnificences, les félicités, les tempêtes. »

le droit appartenait à chacun, pourvu qu'il eût du talent, d'ajouter en Orient, à l'exotisme américain (1).

Au lyrisme pittoresque de Bernardin, au cosmopolitisme aristocratique de Mme de Staël devait donc — et c'était le moment — se superposer l'individualisme celtique d'un Chateaubriand, seul capable de peindre les ciels et les terres lointaines, avec toutes les colorations du plus riche vocabulaire. Chateaubriand « ce muet de génie » comme dira Barbey d'Aurevilly, allait parler à l'Orient un langage inconnu.

(1) Principales sources de l'exotisme américain dans les lettres françaises. Traduction des lettres de Colomb et de Vespuce (embellies par les traducteurs), de la relation du Voyage de Magellan, des récits d'Oviedo sur les découvertes de Pizarre. — Récits du Malouin J. Cartier, du Saintongeais Jean Alfonse. — Rabelais et ses sources : *L'Utopie* de Thomas Morus, les *Oceani* de Pierre Martyr, l'expédition de Villegagnon au Brésil (1555-1558) — Ronsard, sa sympathie pour les terres vierges et les hommes primitifs. (On pourrait presque dire qu'il a créé le type littéraire du sauvage américain). — Le huguenot Lery, narrateur pittoresque, ses descriptions de la flore et de la faune américaines. — Le Challeux : *Discours de l'Histoire de la Floride* (1566). Traduction de l'*Histoire naturelle du Nouveau Monde* de Benzoni, par Chauvetan, gènevois, auteur du *Brief-discours de quelques Français en Floride* (1579). — Jean Bodin (1577) proteste contre les conquêtes du Mexique et du Pérou. — Montaigne : Sa défense des indigènes de l'Amérique. Essai sur les Cannibalés (1588). Lafitau, Charlevoix, voyageurs du XVIIIe siècle, Chateaubriand y a trouvé une conception idéalisée du sauvage. — Mandeville, Marco Polo, Brunetto Latino. — Melin de Saint-Gelais, qui invite le dauphin, fils de François Ier, à aller conquérir un domaine outre-mer. Jodelle : parallèle des sauvages et des civilisés. — Las Casas et ses écrits sur les indiens, « agneaux tant doulx ». — Ramusco (1550) Collection de Voyages, Venise. — *Les Luciades* de Camoëns. L'Araucana (Chili), Alfonso de Ercilla y Zuniga « écrite à la lueur des feux de bivouac ». — Gabriel Lasso de la Vega (1588) : *Cortez Valoroso*. — Yves d'Evreux, Claude d'Abbeville, Jean Mocquet, François Pyrard, au début du XVIIe siècle (les « Isles » et l'Amérique méridionale). — Le Père Du Tertre, précurseur de Bernardin de Saint-Pierre (Chateaubriand lui a consacré un chapitre du *Génie du Christianisme*). *Histoire générale des Isles de Saint-Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique et autres dans l'Amérique* (1654) ; excellent coloriste, une description de l'oiseau Arra, tracée de sa main, est justement célèbre. — Les *Isles dans le roman du* XVIIe *siècle.* » Du Périer, Gomberville, Pierre Bergeron, le « Mercure américain ». — *Les amours de Pistion,* Périer : premier roman écrit en français et

Un langage inconnu, certes, bien que de nombreux prédécesseurs eussent plongé leurs urnes dans les maigres torrents de la Grèce, l'eau limoneuse du Nil et les fontaines de Bethléem !

A ne se souvenir que de voyages de plus récente date, on pouvait citer *Le voyage littéraire de la Grèce,* de Guys (1771, 2 vol. in-12). Une nouvelle édition fut publiée à Paris en 1776, 2 vol. in-8. — *Le voyage en « Italie », en Egypte, en Palestine,* de l'abbé de Binos (Paris 1786, 2 vol. in-12); les *Lettres sur la Grèce,* de Savary (1798, in-8); le *Voyage en Grèce et en Turquie,* de Sonnini (1801, 2 vol. in-8); le *Voyage de la Troade,* de Le Chevalier (1803, 3 vol. in-8); le *Voyage de Morée à Constantinople et en Albanie,* de Pouqueville (1805, 3 vol. in-8). Le constantinopolitain André Chénier avait ramené l'élé-

ayant l'Amérique pour scène. — Les relations des pionniers et des jésuites, des récollets, des jansénistes. — Les romans utopiques : Cyrano de Bergerac, Gabriel Foigny, Senis de Vairasse, Tyssot de Patot, Fénelon. — Théâtre de la foire : *La Sauvagesse* (Foire Saint-Laurent 1732). — *Les Indes galantes;* Rameau (1735). *Ferdinand Cortez :* Piron (représenté le 6 janvier 1744). Les flibustiers et chercheurs d'aventures : Cexmelin, Ravenau de Lussan, le père Labat, le chevalier Beauchène. — L'abbé Prevost : *Manon.* — Avantures (*sic*) du *Sieur Lebeau,* avocat au Parlement (Amérique Septentrionale). C'est un pillard de lettres, un démarqueur; il indique pourtant *Atala,* en principe, par l'histoire de l'Indienne Marie qui aime un Européen; germe du drame psychologre. — Le *Christophe Colomb* de J.-J. Rousseau (1740). A noter : Rousseau ne laisse lire, à Emile, que Robinson. L'abbé Raynal, Bougainville, Voltaire : *Candide,* malicieuse parodie des romans d'aventures. — Diderot; supplément au Voyage de Bougainville. — Théâtre de la seconde moitié du XVIIIe siècle : *La Péruvienne* · Boissi (1754). — *La Canadienne,* Vadé, un acte (1761) — *L'heureux naufrage* : Favart le fils (1786). — *La Jeune Indienne,* Chamfort (1764). — Roman : Le nouveau Gulliver, Abbé Desfontaines, *L'homme sauvage :* Mercier (on y trouve l'ébauche de tableaux des *Mémoires d'Outre-Tombe*). — *Florello, histoire méridionale :* J. M. Loaisel de Tréogate (1776). Moins la forme, c'est déjà *René* chez les Natchez. — *Lettres taïtiennes,* Mme de Montbart (1786). Chateaubriand les a certainement lues; d'ailleurs, dans tout ce passé, on rétablirait facilement l'arbre généalogique des Natchez.

ment grec dans notre littérature ; et derrière ces quelques récents auteurs, de mérites fort divers, une énorme production littéraire, au recul des siècles, s'amoncelait.

Former le projet de composer, sur l'Orient, une œuvre assez haute pour qu'elle dominât, comme un sommet superbe, dans la chaîne de ces moindres montagnes, impliquait, chez l'auteur, la volonté préalable de connaître le labeur de ses aînés et celui de ses contemporains en sorte de ne les imiter qu'avec discrétion et prudence et de les dépasser bien vite avec éclat ! Chateaubriand lut donc beaucoup et en fait la confession. Mais la quantité d'ouvrages qu'il consulta ne réussit qu'à le convaincre d'un fait : c'est que malgré tant de zèle chez ceux qui le précédèrent, la « question d'Orient » en littérature, n'attendait que lui pour être sérieusement traitée :

« Lorsqu'en 1806 (1) observe-t il plus tard, j'entrepris le « voyage d'outre-mer, Jérusalem était presque oubliée ; un siè- « cle antireligieux avait perdu mémoire du berceau de la reli- « gion ; comme il n'y avait plus de chevaliers, il semblait qu'il « n'y eut plus de Palestine. Le dernier voyageur dans le « Levant, M. le comte de Volney, avait donné au public d'ex- « cellents renseignements sur la Syrie mais il s'était borné à « des détails généraux sur le fondement de la Judée. De ce « concours de circonstances, il résultait que Jérusalem, d'ail- « leurs si près de nous, paraissait au bout du monde ; l'imagi- « nation se plaisait à semer des obstacles et des périls sur les « avenues de la Cité Sainte. Je tentai l'aventure et il m'arriva

(1) Premiers paragraphes de la préface de l'Edition 1827 de l'*Itinéraire*.

« ce qui arrive à quiconque marche sur l'objet de sa frayeur :
« le fantôme s'évanouit... J'ai donc eu le très petit mérite
« d'ouvrir la carrière et le très grand plaisir de voir qu'elle a
« été suivie après moi. En effet, mon « *Itinéraire* » fut à peine
« publié, qu'il servit de guide à une foule de voyageurs. »

Ainsi, il n'est point guidé, malgré ses devanciers, malgré les livres qu'il lut. Il guide les autres et lui seul inspire leurs ouvrages (1).

Il reconnaît en sa première édition, avoir lu l'*Itinéraire latin de Bordeaux à Jérusalem,* la dissertation de d'Anville sur l'ancienne Jérusalem, un mémoire inédit sur Tunis. Dans sa troisième édition, il cite aimablement, Paul Lucas, l'Encyclopédie, Tournefort, La Harpe, Spon, Wheler, Gambetti, Giraud de Vernon, Fourmont, Leroy, Riedsel, Villoison et Fauvel, Serofani, Pouqueville.

Dans son premier et second mémoire (introduction), il accumule les textes et les références, dès ses premières pages — et il continuera — il en appelle au témoignage de Le Chevalier, de Procope, d'Homère, du Seigneur de Villemont « mon compatriote », et de tant d'autres. Son voyage sera débordant de libres et fréquents emprunts aux voyages des autres, mais il reste entendu qu'il a eu le « très petit mérite d'ouvrir la carrière » (1).

(1) De moins en moins, en 1827, il ne suit les traces des Chardin, des Tavernier, des Chandler, des Mungo'Park, des Humboldt.

(1) Obligé au retour d'utiliser ses notes pour composer les « Martyrs », il emprunta aux sources les plus diverses, et bien en deçà de son temps. — Que dit à ce propos M. Louis Bertrand (dans la *Revue des Deux Mondes*, mai 1908) : « Sérieusement qu'est-ce que Chateaubriand pouvait rapporter de cette excursion à bride abattue? Sans doute le souvenir d'une de ces étapes les plus pénibles et les plus ingrates, avec une idée cursive des lieux. Mais une fois rentré à Paris, son imagi-

Pourtant, il faudrait un ouvrage énorme pour résumer les travaux de tous ceux qui l'ouvrirent avant lui.

Le Moyen Age est tout en aspirations vers l'Orient. Il y cherche, dans la distance et le poudroiement de la lumière, les parfums du paradis terrestre, les sources de toutes les légendes. Jusqu'aux Croisades, l'Orient extravagant, déformé par l'ignorance et les erreurs du fanatisme est vénéré parce qu'il est le champ du blé chrétien, et parce qu'il est haï, à cause du musulman. Il inspire : *La Chanson de Roland, Le Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem, Le Jeu de Saint-Nicolas, Le Roman des sept sages, Le dit de l'Empereur Constant Partenopeus de Blois* et tout un monde d'écrits.

La littérature des XV[e] *siècle et* XVI[e] siècles, s'en détourne quelque peu (2).

Le XVII[e] siècle lit et goûte parmi de nombreux romans orientaux : *L'Astrée,* d'Honoré d'Urfé; *Ibrahim,* de Mlle de Scudéry; *Le Fameux Chinois,* de Dubail; *l'Histoire des trois frères princes de Constantinople,* de De Logeas.

Dans la tragédie, le public siffle ou applaudit : *La Sultane,*

nation commence à travailler. Il écrivait les *Martyrs.* Il lui fallait une Mer Morte analogue aux sentiments de son héros pénitent. Comme ses notes lui offraient peu de ressources pour « machiner » ses paysages, il recourut tout simplement aux descriptions de ses devanciers : Strabon, Pline, Josèphe, Tacite.

Opinion analogue : il fallait bien remplir au moins par des documents empruntés le gros ouvrage sur son « Voyage en Terre Sainte ». (Mera — L'Esthétique de Chateaubriand — Paris 1913 in-16.)

(2) Néanmoins, il existe pour cette époque toute une littérature relative à l'Orient. A cet égard, on trouvera une assez complète bibliographie des ouvrages du XVI[e] siècle sur cette matière en appendice au « Voyage du Levant » de Fresne-Ganaye (1572) (XVI[e] vol. du recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII[e] siècle jusqu'à la fin du XVI[e] siècle.) Scheffer et Cordier 1897, Paris, Leroux, éditeur.

de Bonnyn; *L'Axiane,* de Scudéry; *Le Cosroès, roi des Perses,* de Rotrou; *La mort d'Osman,* de Tristan l'Hermite... et n'oublions pas *Bajazet* en 1650.

Exotisme tout d'approximation, conventionnel et peinturluré de couleurs fausses. Corneille le dit, précisément à propos de *Bajazet* :

« Il n'y a pas un seul personnage qui ait les sentiments qu'il « doit avoir et que l'on a à Constantinople. Ils ont, sous un « habit turc, les sentiments qu'on a au milieu de la France. »

Mais depuis 1665, on commence à voyager avec un certain souci de vérité. Thévenot parcourt le Levant. Tavernier onze ans plus tard « En Turquie, en Perse et aux Indes » (1676) essaye et réussit souvent la peinture fidèle des milieux qu'il traverse.

Ainsi va s'ouvrir le XVIIIe siècle, où les ambassades, les récits des missionnaires, les spéculations encore hésitantes des savants, les échanges commerciaux, les entreprises de compagnies, créent de fait, l'orientalisme moderne. Nous retrouvons les auteurs que cite ou connaît Chateaubriand :

Paul Lucas, *Voyages* (Levant) 1704; *Le recueil des voyages de la Compagnie Orientale des Indes Orientales* (1710); Tournefort, *Voyages* (1717); De Sâumery, *Voyages et aventures* (1732); Tollot, *Nouveau voyage au Levant* (1743); Barthélemy, *Voyage du Jeune Anacharsis* (1761); Guys, *Voyage littéraire de la Grèce* (1771).

Il y a aussi le précieux bagage des cartes, gravures, traités archéologiques, documents qui, malgré tout le sérieux qui les inspire, ne corrigent pas encore l'illusionnisme d'un Orient fa-

briqué, et plus qu'approximatif. C'est Voltaire qui, sceptique, avertit ceux que pourraient séduire d'abord ces inventions par elles-mêmes si aimables :

« Il faut lire avec un esprit de doute presque toutes les rela-
« tions qui nous viennent de ces pays éloignés. Un cas parti-
« culier est souvent pris pour un cas général. C'est souvent dans
« les voyageurs qu'on trouve le plus de mensonges imprimés...
« L'Alcoran dit qu'il est permis d'épouser quatre femmes à la
« fois ; donc les merciers et les drapiers de Constantinople ont
« chacun quatre femmes, comme s'il était aisé de les avoir et
« de les garder. Quelques personnes considérables ont des
« sérails : de là on conclut que tous les musulmans sont autant
« de Sardanapales ; c'est ainsi qu'on juge tout. »

Primitivement mystique, puis fictive comme un roman, puis satirique, philosophique, enfin montrant de tatonnantes aspirations scientifiques, la connaissance de l'Orient, subjective dans ses origines, tend à s'objectiver.

Guys précise ainsi son intention :

« Mon dessein a été d'exécuter et de réveiller, dans les
« jeunes gens qui veulent voyager et s'instruire, le goût de la
« lecture des anciens et des Grecs principalement, qui sont les
« sources des richesses de la littérature. »

L'Orient, en ceci, n'est qu'un moyen d'animer des préférences vers les belles lettres antiques, bien plus qu'un but pour apporter aux esprits modernes des notions inédites. Visitant la patrie de l'Hellénisme dans une telle disposition d'esprit, il écrit tout logiquement :

« Les Grecs ne conservent plus que le triste souvenir de ce
« qu'ils ont été et des traits auxquels on ne peut les méconnaî-

« tre. » Il cherche, sous le Grec qu'il rencontre, Léonidas, Alcibiade et Solon. Il s'afflige et dédaigne de regarder plus attentivement ces ombres puisqu'il ne voit plus le corps noble dont elles ne sont que la projection dans le temps. La déclaration affligée est prévue :

« Je conviens qu'un Grec, dans le pays qu'il habite, est « moins intéressant par lui-même et par ce qu'il est aujour- « d'hui, que par le souvenir qu'il rappelle, par l'idée qu'il nous « retrace du peuple le plus ingénieux de l'antiquité. »

On pourrait dire avec l'Andromaque de Racine, au plus noble des Grecs modernes :

Qu'il est de ses aïeux un souvenir modeste
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

Après Guys, citons encore des voyages de plus récente date : *Le Voyage en Italie, en Egypte, en Palestine,* de l'abbé Bincs (1786). *Lettres sur la Grèce,* de Savary (1798); *Le Voyage en Grèce et en Turquie,* de Sounini (1801); *Le voyage de la Troade,* de Le Chevalier (1803); *Le voyage de Morée à Constantinople et en Albanie,* de Pouqueville (1805).

Mais les âges n'étaient pas encore venus où des auteurs occidentaux, quelque nourris qu'ils fussent de grec et de latin, visiteraient Rome et Athènes avec la détermination de prendre leurs couleurs sur place. Cette façon de naturalisme, d'actualisme en matière de littérature orientale n'était pas définie dans les esprits. Et Chateaubriand, en dépit de sa volonté de rénover la matière, ne se retiendra pas de mêler avec une insistance qui lui est délectable, la richesse classique et l'exactitude du document vu.

Hugo, avec les « *Orientales* », surtout Musset dans ses « *Contes d'Italie* », Théophile Gauthier, Stendhal, Gérard de Nerval, Mérimée et plus à l'aise encore, Flaubert, Fromentin, Loti, déchireront avec une sorte d'allégresse la vieille tunique des Grecs et des Romains, pour ne plus voir qu'avec leurs yeux et ne ressentir qu'avec leurs sens et leurs nerfs. Le Vicomte breton transposé sur le sol attique ne saura pas encore se défendre, et tout au contraire se félicitera, d'avoir gardé si parfaite mémoire des livres qu'il lisait aux heures des récréations, dans la bibliothèque poussiéreuse du petit collège de Dol (1).

(1) « Sa façon d'aimer la nature a été toute subjective: Partout il n'a aimé que lui-même. Et un beau paysage n'avait d'attrait sur lui, qu'autant qu'il lui rappelait les souvenirs historiques et littéraires. » (Esthétique de Chateaubriand, Méra op. cit.) « Dans l'*Itinéraire,* l'imagination de Chateaubriand s'alimente de souvenirs classiques évoqués à l'occasion de paysages rencontrés. Les objets inanimés sont personnifiés. Ce sont des amis auxquels le touriste cause du passé et de ses souffrances. On croirait assister à une causerie platonicienne, riche d'humour et d'enjouement, dominée par la pensée et le sens de l'éternité... Une méthode employée dans Chateaubriand est le rapprochement historique du passé d'un événement présent. » (Méra op. cit.).

Cette exaltation soutenue par le tonique des livres les plus vénérables ne le retiendra pas de s'ennuyer. — Aux dernières années de sa vie, il disait à Béranger : « Je me suis toujours ennuyé. » Et Barbey d'Aurevilly (op. cit.) de rappeler : « Chateaubriand, le rêveur ennuyé qui dans le monde ne disait mot. »

Les sources de son *pessimisme* furent individuelles et d'ordre intime, de là l'intérêt et la sincérité du récit. A l'époque du Voyage de Jérusalem, Chateaubriand s'inspire du pessimisme oriental : « Les Pyramides me frappaient moins par leur grandeur que par le désert contre lequel elles étaient appliquées » (Méra op. cit.).

Donc, le Vicomte s'ennuya fort, ici-bas. Mais nous aurions quelque ingratitude à nous en plaindre puisque la mélancolie littéraire, surgit aux premières années du dernier siècle, de ce mariage compliqué, ou pour mieux dire de cette cohabitation sous le même crâne, d'une tristesse incurable, d'une pensée suprêmement musicale, d'un orgueil sans pair, d'un goût raffiné à l'extrême, d'un catholicisme peut-être épidermique, et d'une immense vénération païenne pour les gestes et les pensées des peuples demi-dieux.

Sans son imagination, malgré ses croyances religieuses, Chateaubriand se fût probablement suicidé après son quatrième ou cinquième chagrin d'amour. Ou

Quel sera le titre choisi par Chateaubriand pour son voyage au pays de la lumière? Il était long un peu: *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce et revenant par l'Egypte, la Barbarie et l'Espagne.*

L'ouvrage devait paraître à Paris en 1811, chez Normand, et en trois volumes de format in-octavo.

Rien en ce titre, qui définisse l'intention positive de marquer l'ouverture d'une ère nouvelle pour la littérature descriptive de l'Orient. Tout juste assez d'inélégance, pour provoquer, en marge de l'admiration, l'ironie d'un plaisantin. Chez Dentu, en

répondra peut-être à cette assertion toute gratuite que Chateaubriand n'eût jamais de très sérieuses peines sentimentales depuis Mademoiselle Rose, modiste, Mademoiselle Monet, jusqu'à la Marquise de Vichet et la jeune Occitanienne de Cauterets (juillet 1829). Il est cependant vrai qu'il voulut mourir dès son premier attachement. l'irréelle sylphide de Combourg pour laquelle « dans un endroit écarté du grand Mail » il se mit le canon d'un fusil dans la bouche. Mais « le coup ne partit pas. Fataliste sans le vouloir et sans le savoir, je supposais que mon heure n'était pas arrivée et je remis à un autre jour l'exécution de mon projet. » (M. de Chateaubriand vécut quatre-vingts ans.)

En se mettant en route pour le Levant, il n'allait pas seulement donner sa forme la plus pure à l'orientalisme; il allait rejoindre Madame de Noailles — « cette pauvre mouche » — à Grenade.

On nous saura gré de joindre ici quelques précisions sur « la Mouche ». — Nathalie-Luce-Léontine-Joséphine de Laborde de Méréville, fille du banquier de la Cour, M. de Laborde, épousa en 1790 le Comte de Noailles. A la mort de son beau-père, en 1819, elle devint duchesse de Mouchy. Chateaubriand l'aima et fut aimé d'elle : c'est à elle qu'il pensait pendant son Voyage à Jérusalem : ils s'étaient donnés rendez-vous à Grenade. Chateaubriand l'avoue lui-même, discrètement, dans le *Dernier Abencérage.* C'est aussi pour Mme de Noailles que Chateaubriand écrivit cette romance de l'*Esclave* que nous trouvons dans ses poésies, avec cette date : Tunis 1807 :

Le vigilant derviche à la prière appelle
Du haut du minaret teints des feux du couchant
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle
Une rose au jardin, moi je m'en vais cherchant,
Musulmane aux longs yeux, d'un maître que je brave
Fille délicieuse, amante des concerts,
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

cette même année 1811, paraît, signé d'un M. de Chateau... terne, un second in-octavo, irrévérencieusement intitulé : « *Itinéraire de Pantin au Mont Calvaire, en passant par la rue Mouffetard, le faubourg Saint-Marceau, le faubourg Saint-Jacques, le faubourg Saint-Germain, les quais, les Champs-Elysées, le Bois de Boulogne, Auteuil et Chaillot* », etc... ou « *Lettres inédites de Chactas à Atala* ».

Est-ce parce qu'il était prévenu de ce jeu d'humoriste que Chateaubriand, hautain, olympien, conclut sa première préface par cette phrase :

« Quant aux censeurs qui jusqu'à présent ont parlé de mes
« ouvrages, plusieurs m'ont traité avec une indulgence dont je
« conserve la reconnaissance la plus vive ; je tâcherai d'ailleurs,
« dans tous les cas et dans tous les temps, de mériter les éloges,
« de profiter des critiques et de pardonner aux injures ».

A tout bien juger, le railleur n'avait point raison. La formule « *Itinéraire* » était moins vulgaire qu'elle ne voulait le paraître. Elle relevait d'une très ancienne tradition, et Chateaubriand, en l'adoptant continuait une filière normale presque classique en ce qui concerne le baptême des livres inspirés par un voyage au Jourdain. Rarement en ces essais d'orientalisme, depuis des siècles, les titres avaient été simples et souvent le terme « Itinéraire » y était introduit. Parlant ici des devanciers de Chateaubriand sur les routes du pèlerinage sacré, nous devons à l'intelligence de notre sujet de rappeler quelques-uns de ces anciens titres. Et d'abord : les nombreux « *Itinéraires* » à Jérusalem rédigés en français au XI[e], XII[e], XIII[e] siècles, les travaux de divers Russes qui, au XV[e] siècle, passèrent par le

Liban, ceux de Ignace de Smolensk (1389-1405); la relation du pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien (1394-1395), Le Saint voyage de Jérusalem de Rome et de Saint-Nicolas du Bar en Paille par Olivier Arnouillet (1590). Et puis, le célèbre « Iter hierosolymitanum » du manuscrit H. 280 de Montpellier (Voyage de Charlemagne) (1), la « Proskinitarii sviatykhmiest » (description des Saints-Lieux de la ville de Jérusalem, écrite en Grec et imprimé à Venise en 1679, traduite du Grec en dialecte Slave par le moine Evfémii (Euphème en 1606). Sans compter les relations d'une multitude d'abbés.

De toute cette production, et malgré son désir d'être renseigné le plus complètement possible, il est à présumer que Chateaubriand ne feuilleta pas la matière compacte. Ses devanciers, il les connut suffisamment pour pouvoir établir un assez exact rapport entre ce qu'ils avaient fait en Orient et ce qu'il y voulait faire. Après son magnifique délire grec, sa belle ardeur faiblit en Palestine. Elle devait renaître dans les *Martyrs* et telle qu'elle put légitimer ses titres de paternité à l'égard des orientalistes qui furent ses continuateurs.

(1) Reproduit par Ferdinand Castels à Montpellier, in-8° 1894.

LES SUCCESSEURS.

L'ORIENTALISME de Chateaubriand par rapport à ses successeurs constitue un objet d'étude qui, à lui seul, pourrait nous entraîner bien au delà des limites imposées à ce mémoire; l'*Itinéraire,* et les œuvres du maître colorées selon le prisme d'Orient ont fait oublier beaucoup d'écrivains qui, avant lui, avaient accompli le voyage vers la lumière.

Si l'on parle d'influence, on peut dire que, si le *Génie du Christianisme* vint à point au moment où l'on rouvrait les églises, pour favoriser la renaissance du sentiment religieux, de même les pages orientales de Chateaubriand furent écrites en un temps où l'esprit public, en France, inclinait à faire aux peintres de la nature — de la plus belle nature — une place d'honneur. Il était seulement nécessaire qu'ils apportassent en

leurs récits une précision colorée et harmonieuse, en leurs tableaux du charme et de la grandeur, un riche choix d'accent, et de termes expressifs ici et là, cet *enchantement nouveau,* pressenti par Rousseau, plus qu'à demi révélé par Bernardin, et que le romantisme un peu plus tard renforcera sur des thèmes inédits, de tout le mystère, de toute la féerie du moyen âge. Et il n'est pas absolument contestable que ce romantisme alors au fond des limbes quand parut l'*Itinéraire,* se souvint plus tard, dans ses descriptions de nature, et inconsciemment, des indications fournies par le mélancolique voyageur lorsqu'il choisit le berceau chrétien pour y donner libre essor à son génie.

Entre le Saint-Sépulcre, si admirablement décrit par lui, et la façon qu'eurent de voir et de concevoir plus tard les romantiques et leur chef Hugo, devant les ruines des cloîtres et les voûtes des cathédrales, existe vraisemblablement un lien mystique de parenté, une raison de cause à effet. Chateaubriand allait saluer, en Palestine, le tombeau vers lequel se mirent en marche les croisés. Hugo et les grands lyriques de sa pléiade décrivirent en France et en Allemagne les basiliques gothiques construites par ces mêmes croisés ou par ceux qui étaient les héritiers directs de leur foi. Sans appuyer davantage sur cette ressemblance, il n'est peut-être pas inopportun d'effleurer ici cette assimilation de goûts et de faits.

Un autre emprunt fait à Chateaubriand par les jeunes hommes du jeune siècle fut celui de ce principe qui subordonnait la nature à l'homme. Avant d'aller dormir au grand Bé, devant la mer, le gentilhomme breton ne cessa guère de rechercher devant la nature le tableau de sa propre vie. Il réussit à

merveille les descriptions tristes : la vallée de Josaphat, la grotte de Jérémie, sa prophétie devant Alexandrie, ses méditations sur les malheurs de Didon, etc... La nature? C'est à lui toujours qu'il la ramena. Cet homme qui « bâillait sa vie », (*Mémoire d'Outre-Tombe*), excella lorsqu'il chanta les tristesses de la nature. Il inventa ce qu'on appela le mal du siècle. Et sa détresse, il la dressa, au milieu du monde créé, comme si nécessairement, elle en dût être le centre. Aussi, autour de lui et après lui surgirent des « Renés » innombrables.

Il en fut — trop tard — chagriné au point qu'il dit : « Si René n'existait pas, je ne l'écrirais plus ». Le moindre grimaud sortant du collège était le plus malheureux des hommes.

Buffon déjà avait si parfaitement considéré l'homme comme la préoccupation supérieure de Dieu, qu'au mépris de toute véritable méthode scientifique, il n'avait classé les animaux qu'en espèces utiles ou nuisibles à l'homme. Le châtelain de Montbard ne prêtait de la beauté à la nature que lorsqu'elle était cultivée et prête à le servir.

Après Chateaubriand, les Renés, dont les infortunes étaient toujours les *plus grandes infortunes* évoluèrent et la lamentation de *Manfred,* celle de Childe Harold, gémirent sur la lyre byronienne. C'était là encore le Jérémie de l'Itinéraire, revu et corrigé, ramenant l'équilibre et les rythmes du monde à lui-même, et il ne serait peut-être pas impossible en envisageant d'assez près les Affligés — on dirait aujourd'hui les pessimistes ou les neurasthéniques — du Romantisme de leur retrouver des cousinages avec le mélancolique Chateaubriand rêvant, pour son compte personnel, au-dessus des ruines de Sparte.

L'Itinéraire, intimement considéré par son auteur plutôt comme une rénovation littéraire que comme un véritable acte de foi, a, par son action reflexe dans la suite des années, atteint magnifiquement le but proposé. Les inspirations des grands artistes de la plume ne tardèrent pas à subir l'empreinte et l'emprise. Beaucoup de leurs écrits portent, dans les marges, le sceau de Chateaubriand, tantôt de cire noire ou grise, tantôt pourpre et or. Chénier (1), s'il eût vécu, eût aimé les pages grecques de l'*Itinéraire.* Quant aux romantiques (2) qui montaient à l'horizon, nous les verrons bientôt, se tourner vers l'Orient et demander au pèlerin de Combourg la clé dorée du Levant pour la ciseler à leur manière. Quand ils apparurent à leur créneau de combat, avec un idéal différent, résolus à rechercher la beauté jusque dans l'horrible, ils ne furent cependant point assez iconoclastes pour renverser toutes les idoles de Chateaubriand. Comme leurs rivaux qui, à la même heure, réagissaient au nom du classicisme, ils ne pouvaient nier, sans briser sur sa tige leur espérance de tout rénover, la large part d'étincelante et radieuse

(1) Comme Chateaubriand, Chénier avait vécu en Angleterre non une vie de misère, mais à titre de secrétaire d'ambassade. Mais comme Chateaubriand aussi, André était épris des horizons et d'un art lumineux. Le gentilhomme breton comprit bien que le guillotiné du 7 thermidor s'apparentait à lui, au moins par le goût des âmes et des décors antiques : il cita de mémoire quelques fragments des poésies de Chénier, dans le *Génie du Christianisme.* L'un et l'autre avaient lu, sans doute, les *Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises* (1752-1757) du Comte de Caylus. L'imitateur d'Aristophane, de Lucrèce, de Tibulle, de Properce, d'Ovide et de Virgile devait plaire à celui qui écrivit, sur les routes de Kircagach : « Voilà les soins que me coûtaient Ilion et la gloire d'Homère ». Le poète constantinopolitain et le maître de Julien goûtaient également la périphrase, la belle épithète et l'image.

(2) *Le Génie du Christianisme* eut certainement un puissant attrait pour Lamartine et Alfred de Vigny.

nouveauté qui apparaissait dans l'œuvre du grand styliste de la Vallée-aux-Loups. Nous verrons bien que, de bon gré ou de force, les réalistes lui payèrent leur tribu d'hommages. Si Mme de Staël (1766-1817), servie par ses dons d'enthousiasme, fit du cosmopolitisme littéraire en prétendant substituer aux modèles méridoniaux, à Rome et à Athènes, les modèles du Nord — et pourtant elle écrivit *Corinne,* pour manquer, d'ailleurs, le tableau de la campagne romaine qu'avait si excellemment réussi Chateaubriand, dans sa lettre à Fontanes — les romantiques ne piétinèrent pas le voyageur de Palestine en qui ils furent bien obligés de reconnaître un précurseur. Que dit Musset dans ses *Mélanges de littérature et de critique* (*Lettres de Dupuis et Cotonet*): Le romantisme, mon cher Monsieur! Non, à coup sûr, ce n'est ni le mépris des unités, ni l'alliance du comique et du tragique, ni rien au monde que vous puissiez dire; vous saisiriez vainement l'aile du papillon, la poussière qui la colore vous resterait dans les doigts. Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne... c'est le jeu inespéré, l'extase alanguie... en même temps que le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'*oriental,* etc...

L'Orient de l'*Itinéraire,* est au programme de l'école dont le rêve est de faire un 1789 des Belles Lettres Françaises, et dont chaque disciple se jette dans la bataille avec la résolution de s'affranchir de la discipline traditionnelle. Chateaubriand à cet égard, est un devancier de ce formidable mouvement de liberté qu'il contredit cependant, en son œuvre, par tant d'autres disciplines. Lui aussi ne voulut-il pas, comme à vrai dire Diderot, Beaumarchais et Mme de Staël, imposer à l'admiration publique

sa vigoureuse *personnalité,* par-dessus les règles étroites et les contraintes, en apportant un idéal puisé au fond de lui-même? Et si l'on veut pousser plus loin les recherches de cousinage paradoxal entre lui et les révoltés qui entourèrent Hugo, ne pourrait-on dire qu'il fut précurseur, par *René* et *Atala,* de ces œuvres romantiques où s'exprime l'influence du roman sentimental de Richardson? Ne pourrait-on, du reste, facilement rapprocher la tristesse de Chateaubriand et la mélancolie de l'Anglais Richardson, « une mélancolie qui plaît et qui dure » (Diderot — Eloge de *Richardson*). Les novateurs, par d'autres moyens, mais quand même à son exemple, recherchèrent le pittoresque et Chateaubriand, posant sa main sur la tête de celui qu'il appelait l'*enfant sublime*, lui transmit, à l'Abbaye-au-Bois, chez Mme Récamier, quelque chose de cette flamme encore inconnue dont il avait trouvé les matériaux épars dans les cendres de Lacedemone. A la pension Cordier et à Louis-le-Grand, déjà, en rimant ses premiers vers, Victor-Hugo voulut être « Chateaubriand ou rien ». Comme lui, il soutint ardemment, d'abord, le trône, l'autel, la tradition. Relisons les *Odes et Ballades* (Funérailles de Louis XVIII, le Sacre de Charles X, Moïse sauvé des eaux, Jehovah). Il se montrait là, nettement, disciple de Chateaubriand. Comme lui, il devait faire de la politique; comme lui, il devait tourner ses regards vers le Sud, et écrire en 1829, les *Orientales*. Cette œuvre parut alors qu'on s'enthousiasmait pour l'indépendance de cette Grèce que Chateaubriand avait vu gémir sous le poing turc. Le poète y montrait, à son tour, un Orient qui ruisselait de couleurs, sauvage et voluptueux. (Chanson de pirate, la Captive, les Djinns). S'il n'eut pas la mélancolie aristocratique de son maître et sut éviter le mal

du siècle, il mit en alexandrins un sentiment qu'il partageait avec lui.

« Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
« *Mit au centre de tout,* comme un écho sonore.

Il continua l'orgueil du Vicomte breton. Il eut, comme lui, la notion d'un rapport entre la nature et l'homme (*Olympie*). Comme lui, il écouta les sanglots de la mer (*Oceano Nox*). Derrière celle du « palestinien » sa pensée retourna maintes fois en Orient (*Inscription*) en Grèce (*Cassandre*, les *Trois Cents*), à Rome (*Le lion d'Androclès*), (*La Légende des Siècles*). Il élargit sur les traces de l'auteur des *Martyrs* le domaine du merveilleux. Comparez, chez Chateaubriand, l'intervention de Dieu et de Satan dans le drame humain, (*Le martyre des chrétiens et Satan attisant la fureur populaire*), et, chez Hugo, Roland prenant un chêne pour bâton, le *parricide* Kanut marchant sous une pluie de sang, l'*aigle du Casque*, soudain vivant et châtiant Tiphaine. Peintre et musicien, ils le sont tous deux (1), sur des lyres et par des palettes différentes.

Lamartine, lit Racine, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Ossian, la Bible, Chateaubriand, Jeûne, il rêve de chasse. Ce n'est pas à Combourg : c'est à Milly. En 1832, imitant l'illustre exemple, il fait le pèlerinage de la Grèce, de la Syrie, de la Palestine (*Voyage en Orient,* publié en 1835). Il sera député l'année suivante comme Chateaubriand fut ministre. Lui aussi sera ministre des Affaires étrangères, au lendemain de la mort du

(1) Sentiment partagé avec Lamartine (Le Lac).

sombre vieillard. Il choisira, pour dormir la grande nuit, son tombeau dans les champs, comme l'autre choisit son roc :

Creusez-moi dans ces champs, la couche que j'envie
(*Harmonies-Milly*).

Il aura aimé la solitude et rêvé au milieu d'elle. Elvire (*Le Crucifix*), c'est un peu Lucile. Les funérailles de Laurence (Jocelyn) c'est un peu celles d'Atala. Il put dire, en substance, à son siècle : « J'ai été le poète que l'on attendait depuis J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand (Préface *des Méditations*).

Alfred de Vigny hérita de Chateaubriand le mal du siècle. C'est de lui que lui vient l'idée de la *Maison du Berger, Martyrs*. Sa tour d'ivoire était construite en annexe au château du silence où l'enfant malouin avait vécu ses premiers ans. Ses débuts pastichèrent l'antique (*Symétha, la Dryade, le Bain d'une dame romaine*). Sa muse se laissa conduire dans les pays de la lumière, au début de *Moïse*, pour un exotisme sobre :

Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale.

Sans avoir la précision lumineuse d'un Leconte de Lisle, on peut citer de lui des exemples orientaux d'une poésie discrète mettant parfaitement les scènes en valeur : Les Hébreux faisant fumer les autels au pied du Sinaï (*Moïse*), le « sein pressé d'étoffes syriennes » (*La colère de Samson*) Jésus seul dans la nuit au milieu de ses disciples endormis (*Le Mont des Oliviers*).

Musset débute par une œuvre méridionale *Les Contes d'Espagne et d'Italie* (1830). Et puis il réagit. On voit surgir en lui ce que l'on pourrait qualifier la contre-influence de Chateau-

briand. Pour faire pièce à celui qui avait écrit : « La nuit et Jupiter avaient leurs temples à Mégare » (*Itinéraire*), il clame, espiègle et téméraire :

Je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles.

(*La coupe et les lèvres* — Dédicace.)

Il écrira pourtant les *Nuits*. Et lui aussi cherchera au loin l'objet de son hommage, en Italie, et, par delà, en Grèce, son « éternelle patrie ». (*Les vœux stériles.*) Sa poésie, dans tout le romantisme, est la plus personnelle : Nulle ne se rattache davantage à l'art classique !

Théophile Gautier coule l'émail sur des plaques d'or, cisèle le camée sur l'agate, la cornaline et l'onyx. Il est miniaturiste et fresquiste. Métiers d'Orient, Arts d'Orient. On pourrait presque dire, homme d'Orient. Il a un gilet rouge, dit-on, à la première d'*Hernani*. Il continue à s'habiller excentriquement dans des costumes de velours vifs et de soie voyante. Il adore les chats et les roses. C'est le sultan du Cénacle. La nature exotique lui est un milieu enchanteur. Il a des « nostalgies d'obélisques » (*Emaux et Camées*).

Avec lui (1), l'Orient de Chateaubriand revêt définitivement l'aspect d'un vaste champ où des coloristes du pinceau et de la plume vont se répandre pour travailler leurs toiles (Delacroix) et parfois en même temps, leurs livres (Fromentin).

Mais, la méthode est changée, l'optique n'est plus la même. Les dieux et les héros sont morts. Minerve, Leonidas, les Pro-

(1) *En Orient* (1854), *Le Roman de la Momie* (1858).

phètes, les femmes chères aux poètes latins : Hélène, Didon, et d'autres. On regardera moins l'Orient avec les yeux d'un historien sensible au souvenir classique, avec la reconnaissance d'un héritier exhumant les cendres de ses pères spirituels, qu'avec la curiosité et la fièvre d'un artiste avide de voir, de peindre les paysages et les hommes qui l'entourent et de les transposer, selon la magie de l'art, à l'aide d'une palette personnelle. Et si, dans la fougue picturale d'un Gautier se prolonge la noble et pompeuse divagation d'un Chateaubriand, on y voit s'annoncer aussi, par-dessus les futures doctrines du Parnasse, la miroitante « écriture artiste » de ces subtils *asiatiques d'Europe* que furent, à travers de lamentables erreurs de points de vue, les frères Edmond et Jules de Goncourt (1).

De plus en plus, on prend goût à l'histoire pittoresque. Stendhal dans une lettre de Londres du 12 février 1823, en fait la constatation : « L'histoire est fort à la mode en France ». Jamais Walter Scott n'a suscité plus d'imitateurs. Quant au roman sentimental, *René* lui sert toujours de lointain modèle et aussi cet *Oberman* — de Senancour où un héros, bien triste frère de ce même *René,* médite jusqu'à perte de raison, et de quel ton mélancolique sur les mystères de la destinée.

(1) Il faudrait pouvoir exposer plus longuement l'influence de Chateaubriand, tant orientale que d'autre manière, sur les développements du roman historique au XIXe siècle. Dès que ce genre apparut en France, au XVIIe siècle, il est assez curieux d'observer qu'il se manifesta précisément par des productions qu'inspirait l'Orient. *La Cassandre* (1642-1645) de la Calprenède conduisait le lecteur au temps de Darius et d'Alexandre : *La Cléopâtre* du même auteur, le promenait en Egypte. Mieux encore l'*Ibrahim* de Georges Scudéry est une histoire turque et le fameux *Grand Cyrus* (1649-1653) de Mlle de Scudéry trouve son cadre dans la Perse. Le *Cyrus* est oublié, mais *Les Martyrs* de Chateaubriand restent dans toutes les mémoires.

Par la *Colomba* et la *Carmen* de Mérimée, *Flaubert* voit le terrain déblayé devant lui. Il s'avance. Il a lu Augustin Thierry (1).

Il sait que l'Ecole des langues orientales a été fondée en 1795, réorganisée en 1838, et que l'Ecole d'Athènes est de 1846, alors que lui-même avait 25 ans. Il écrira *Salammbô* en 1862, *La Tentation de Saint-Antoine* en 1874, *Herodias* et *Saint-Julien l'Hospitalier* en 1877. De 1849 à 1851, il a voyagé en Orient (Egypte, Palestine, Syrie, Constantinople, Athènes, Rome) presque le même tour que celui de Chateaubriand. En 1858, il complète par Tunis. Il est réaliste, mais il n'est pas moins lyrique et il faut qu'il se retienne, dans son voyage oriental et dans les sujets qu'il en rapporte, pour ne pas arracher de sa lyre la sourdine que résolument il y posa.

Dès janvier 1852 (*Correspondance*), il connaît et signale en lui cette dualité :

« Il y a en moi deux bonshommes distincts, un qui est épris « de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de « la phrase et des sommets de l'idée, — n'est-ce pas un portrait « de Chateaubriand? — un autre qui creuse et qui fouille le « vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi

(1) La force d'évocation d'Augustin Thierry n'égale pas celle de son modèle, Chateaubriand. Mais elle reste assez puissante pour qu'on y trouve un lien entre l'ami de Mme de Noailles et le Normand de Croisset. Un exemple parmi d'autres de cette filiation : La bataille des Romains et des Francs dans les *Martyrs.* — La bataille d'Hastings (Augustin Thierry : Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands, 1825). — Le festin des noces de Sigebert et de Brunehilde (Augustin Thierry : *Récits des temps mérovingiens,* 1840), — Le banquet des mercenaires dans *Salammbô* (Flaubert 1862).

A noter, l'hommage de Chateaubriand à Augustin Thierry : « L'histoire aura son Homère comme la poésie » (*Etudes historiques,* Préface).

« puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir « presque matériellement les choses qu'il reproduit. »

Et n'est-ce pas le contraire de Chateaubriand qui refusait à son guide d'aller voir les ruines de Sparte, car il les imaginait aisément?

Ce souci de l'exactitude documentaire creuse un abîme profond entre Flaubert et le Vicomte. Mais son désir d'impersonnalité éloigne encore davantage l'auteur de *Salammbô* de l'auteur des *Martyrs*.

« Tu prendrais en pitié l'usage de se chanter soi-même ». « Cela réussit une fois dans un cri. Mais quelque lyrisme qu'ait « Byron par exemple, comme Shakespeare l'écrase à côté avec « son impersonnalité surhumaine. Est-ce qu'on sait seulement « s'il était triste ou gai? » (*Correspondance,* Février 1842).

Le lyrique de l'*Itinéraire* eût méprisé cette théorie. Eût-il goûté l'Orient de ce roman *Salammbô,* situé dans la Carthage dont il avait jadis « indiqué les ports », pour mériter « la bienveillance des voyageurs? » Au moins eût-il rendu justice au gigantesque effort de précision historique dépensé par l'écrivain (1), lui qui avait tant lu d'ouvrages, avant d'aller s'embarquer à Trieste en 1806. En ceci, l'orientalisme souvent impersonnel de Chateaubriand a fait, quant au respect de la

(1) Voir Gustave Flaubert : *Correspondance* III p. 238, lettre à Sainte-Beuve et *Correspondance* III p. 210, lettre à H. Feydeau 1841 : « Pour te donner une idée du petit travail de préparation que certains passages me demandent, j'ai lu depuis hier soixante pages (in folio et à deux colonnes) de la « Poliorcetique de Juste-Lipse ».

vérité matérielle, des progrès immenses (1).

Eugène Fromentin, l'un des peintres les plus remarquables du XIXe siècle (1820-1876) voyage à vingt-deux ans, en Algérie et en Orient. Il se spécialise dans l'exotisme. Mais le pinceau lui semble un moyen insuffisant pour exprimer tout ce que les spectacles du Sud lui inspirent. Il écrit : *Un été dans le Sahara* (1857). *Une année dans le Sahel* (1858). C'est un amateur ; pourtant il signera un jour le chef-d'œuvre qui échappa aux recherches des plus grands maîtres (2). En cette œuvre, il a observé les cœurs comme le ferait le plus strict des moralistes. Mais c'est en artiste qu'il étudie, à touches précises, le monde extérieur, la vie et les décors du désert.

Rapprochons deux épisodes, deux scènes à cheval. Que dit Chateaubriand ?

« Vous êtes assis... sur des selles de mamelouck, dont les
« étriers, larges et courts, vous plient les jambes, vous rom-
« pent les pieds et déchirent les flancs de votre cheval. Au
« moindre faux mouvement, le pommeau élevé de la selle
« vous crève la poitrine, et si vous vous renversez en arrière,
« le haut rebord de la selle vous brise les reins. On finit pour-
« tant par trouver ces selles utiles, à cause de la solidité qu'elles
« donnent à cheval, surtout dans des courses aussi hasardeu-
« ses ».

(1) Chateaubriand se défendait d'être archéologue, il n'était que collectionneur de belles images. Flaubert, dans les sables puniques, ramassait les idoles brisées et en rapprochait les débris avec la patience de ces savants qui, dans le même temps, recomposaient les attitudes des divinités hellènes, par les débris des marbres ramenés pieusement au soleil.

(2) *Dominique* (1863). La poésie mélancolique de Chateaubriand y apparaît surtout dans les paysages.

Et Fromentin?

« Enfoui plutôt qu'assis dans la vaste selle en velours cra-
« moisi brodé d'or, ses larges pieds chaussés de babouches, en-
« foncés dans des étriers damasquinés d'or, et les deux mains
« posées sur le pommeau étincelant de la selle, il menait à pe-
« tits pas une jument grise à queue sombre, avec les naseaux
« ardents et un bel œil doux encadré de poils noirs ». (*Un été dans le Sahara*).

Certes, Chateaubriand eût pu décrire et décrivit en d'autres pages avec cette netteté dans le choix du détail, mais on conviendra cependant que le fait d'avoir vu « l'œil encadré de poils noirs », les pieds larges dans les babouches, constitue chez Fromentin un acquit nouveau, une évolution certaine de la description orientale, dans le sens de la reproduction, scrupuleusement exacte des êtres et des choses. Ainsi ce peintre écrivain foulant quelques-unes des routes où était passé le pèlerin de l'*Itinéraire* était-il une recrue précieuse dans la phalange qui préparait le réalisme et plus tard le naturalisme français... (1).

Il faut en arriver à Leconte de Lisle et à José Maria de Hérédia, pour retrouver matière à discuter sur le sort de l'Orientalisme dans les écrits du temps.

(1) Baudelaire, situé entre les Romantiques et les Parnassiens, malgré son spleen, à cause peut-être de son spleen incurable, possède le don poétique par excellence, le don des images. On ne saurait dire sans paradoxe qu'il en tint beaucoup de Chateaubriand. De même, son ennui exaspéré n'a-t-il plus rien de celui de *René*. Théodore de Banville s'inspire, à l'occasion de l'antiquité grecque (les *Cariatides*, 1842, — les *Stalactites*, 1846). Mais il ne fait que de l'art pour l'art en disciple pétillant de Théophile Gautier.

Leconte de Lisle, à l'encontre de Chateaubriand, répugne à donner son cœur en pâture à la foule (1). Aussi bien décrivant des paysages exotiques, parmi d'autres, estime-t-il qu'un site naturel n'est pas seulement un état d'âme, mais qu'il a sa réalité propre. Le passé avait été, pour le Maître de l'*Itinéraire*, puis pour les romantiques trop souvent, une hâtive vision de l'imagination et de la réminiscence. Sous le firmament oriental, Leconte de Lisle y veut voir plutôt l'objet d'une reconstitution d'après les éléments historiques, contrôlés avec exactitude et probité. Il n'est pas jusqu'aux problèmes métaphysiques qui, cessant chez lui d'être solutionnés par des « frissons de douleur », ne soient méthodiquement discutés. On peut dire qu'en son œuvre, l'exotisme comme tout le reste, se bâtit sur une assise cimentée en part égale, de poésie et d'esprit scientifique : L'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts de l'intelligence, doivent donc tendre à s'unir étroitement, si ce n'est à se confondre. (*Préface des Poèmes antiques.*)

Voilà un tout autre langage que celui de Chateaubriand assurant, dans la préface de la première édition de l'*Itinéraire:* « Je ne marche point sur les traces des Chardin... des Humboldt » et dans la préface de la troisième édition : « Au reste, je ne sais pourquoi je m'attache si sérieusement à me justifier sur quelques points d'érudition : il est très bon sans doute que je ne me sois pas trompé, mais, quand cela me serait

(1) Réaction, encore, contre la littérature née des lamentations du siècle en sa jeunesse : « il y a dans l'aveu public des angoisses du cœur et de ses voluptés, non moins amères, une vanité et une profanation gratuites (Leconte de Lisle, Préface des *Poèmes antiques*).

arrivé, on n'aurait encore rien à me dire; j'ai déclaré que je n'avais aucune prétention, ni comme *savant*, ni même comme voyageur. Mon Itinéraire est la course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête et quelques sentiments de plus dans le cœur. »

Leconte de Lisle aura de commun, avec l'Ancêtre, le souci de la forme et la poursuite de la beauté :

« La mort peut disperser les univers tremblants
« Mais la beauté flamboie et tout renaît en elle,
« Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs. »

(Leconte de Lisle — *Poèmes antiques* — *Hypathie*).

Il est plasticien, autant et plus que son aîné put l'être. A ce point de vue, on peut dire même que Chateaubriand lui eût reproché son attachement systématique « à la beauté purement musicale, indépendamment de la pensée et du sentiment ». (Sully-Prudhomme. *Testament poétique* — Introduction.)

C'est le culte de la forme, l'idolâtrie parnassienne, une religion qui s'affirme grandissante dans les *Poèmes antiques* (1852), « *Les poèmes Barbares* » (1862), « *Les poèmes tragiques* » (1884). Haïssant le monde moderne, le poète regarde le passé, ranime les légendes et les mythes grecs (1). Ceux des époques farouches et tumultueuses, l'exotisme et la végétation ardente des tropiques, perdent sous sa plume les grâces colo-

(1) Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, qui représentent la poésie dans sa vitalité, dans sa plénitude et dans son unité harmonique, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain (*Poèmes antiques*, Préface).

rées que leur découvrit Bernardin de Saint-Pierre ; il n'en veut voir et ressentir que les violences et les fureurs. Et partout la précision de son art, sculpte l'image dans les mots pour des poèmes de marbre.

Son disciple *José Maria de Hérédia* est cubain. « *Les Trophées* » (1893) est une étincelante mosaïque composée de pierreries ramassées en Grèce, à Rome, en Orient et sur les rivages tropicaux.

Depuis lors, le roman d'Orient, le récit de voyages, les écrits d'art et d'aventures aux pays de la lumière restent dépendant de cette technique coloriste, de cette manière artiste que soutint et renforça le mouvement moderne de la peinture vers les tons clairs (Impressionnistes, Société des Peintres Orientalistes, etc...) (1).

Ernest Renan (1825-1892), Breton de Tréguier, chargé de mission en Syrie (1860), fixa sa théorie littéraire en une phrase qui eût réjoui l'auteur de « *l'Itinéraire* » :

« Le talent de l'historien, consiste à faire un ensemble « vrai avec des traits qui ne sont vrais qu'à demi. » (*Vie de Jésus*, préface de la 13e édition). Chateaubriand lui aussi n'avait-il pas recherché la vérité d'ensemble au-dessus de l'exactitude des détails ? Nous n'avons pas à considérer ici Renan philosophe, mais ne nous attachant qu'à l'artiste et aux liens spirituels qu'il pourrait lointainement avoir avec Chateaubriand, disons que, si comme son compatriote, il eut l'extrême

(1) Pierre Loti, voyageur, romancier, promène sur les mers une mélancolie lointainement parente de celle de Chateaubriand, mais il l'habillera de si vives couleurs qu'il faudra souvent la chercher longtemps sous sa parure.

souci de la phrase musicale et noble, il montra au contraire une constante horreur de l'effet et de la recherche. Ses descriptions des lieux ne sont que d'honnêtes souvenirs de voyageur, son pittoresque est sobre, ses portraits n'ont jamais rien de forcé ni de bariolé, son style a un mouvement aisé, une douceur qui séduit et une limpidité au fond de laquelle brille le terme juste : « O noblesse ! ô beauté simple et vraie, déesse dont le culte signifie raison et sagesse... » (Renan — *Prière sur l'Acropole.*)

Maurice Barrès, qui fut très influencé par Chateaubriand, tenta de l'imiter au Parthénon (*Voyage de Sparte,* 1906).

Après Loti, Barrès, personne — au moins avec un suffisant éclat — ne montre, dans les lettres orientalistes françaises un air de famille avec celui qui termina « *l'Itinéraire* » par ces paroles : « *J'ai assez écrit si mon nom doit vivre, beaucoup trop s'il doit mourir.* »

Nous avons essayé de montrer que le nom du trop modeste ou trop orgueilleux auteur, *a vécu.*

L'Itinéraire
au point de vue des descriptions, des anecdotes, des coutumes et des mœurs.

(a). LA GRÈCE.

Il nous reste à accompagner le voyageur, d'étape en étape, dans l'itinéraire qu'il s'était tracé, et à exposer quelques idées sur la façon qu'il eut de conter les anecdotes, de décrire la nature et d'observer les mœurs et les coutumes.

Nous considérerons d'abord le séjour en Grèce.

Toute cette partie de l'ouvrage est développée avec une évidente complaisance. Le *moi* de l'auteur est partout, comme il sera dans tout le livre (1). Le philosophe, l'attique, l'homme qui le premier cadence dans des mots choisis une Prière sur l'Acropole, indispose par son obstination à voir, en la moindre pierre, le fragment d'un tombeau illustre... qu'il a découvert à l'instant même.

(1) Il s'amplifie parfois jusqu'au ridicule. Le voyageur achète un chien. Il l'appelle aussitôt Argus... pour imiter l'exemple d'Ulysse.

Mais il y a le peintre, et le peintre a un somptueux talent. En Orient plus tard, il semblera que tout, en Grèce, ait retenu, sauf quelques nobles exceptions (1), le plus pur de ses couleurs. Il boira l'eau du Jourdain, mais il a été bien plus profondément intéressé, en s'apercevant que l'eau du Ciphise était un peu bourbeuse. Autre part, il pourra travailler avec attention le détail, le signe extérieur : il aura de la peine à refaire, en Palestine, les pages du Parthénon. Le grand Talma de la Littérature n'a déclamé à l'aise que sur la scène où avaient passé devant lui, Solon, Périclès et Phidias.

Il a trouvé là, comme il l'avait jadis trouvé, sous un aspect plus élémentaire, près du wigwam du sauvage, le moyen de dresser en frise, des sentiments personnels, des imaginations chères.

On a dit qu'il a mêlé la nature humaine au paysage. C'est une vérité qui s'impose. Elle séduisit son siècle, lorsqu'il s'agit d'*Atala*. Elle n'a plus l'autorité d'arracher au nôtre des bravos sans critique, lorsqu'il est question de *l'Itinéraire*.

Pour apprécier cette œuvre et l'aimer entière, il nous faudrait faire oubli de toute éducation, celle que nous donnèrent en matière d'orientalisme, les écrivains postérieurs à Chateaubriand.

Tels de ces écrivains continuèrent, comme lui, à mêler la légende ou l'histoire au récit de leurs voyages ; tels autres essayèrent de s'affranchir du souvenir obsédant « des Grecs et des Romains », et ne voulurent voir, autour du Bassin médi-

(1) Le Saint-Sépulcre, Belles pages sur la Mer Morte.

terranéen, la nature qu'en elle-même. Quelque préférence qu'on ait, il faut convenir qu'aujourd'hui on sent la littérature sursaturée de tant d'excursions dans le rétrospectif de Rome ou d'Athènes, qu'on sait gré — à tort ou à raison — aux pèlerins de lettres qui reviennent de ces terres si retournées, avec des notes où n'interviennent pas nécessairement Minerve à propos du moindre fût de colonne, et Epaminondas dès qu'il est parlé de la Crète.

Mais il y aurait maladresse à conclure que Chateaubriand eut tort, en son temps, d'écrire *l'Itinéraire,* tel qu'il le conçut. Si nous le lisons avec nos yeux contemporains, nous sommes peut-être en droit de nous fatiguer du procédé qui fait jaillir un souvenir classique du moindre caillou heurté par le sabot d'une mule, sur la route de Sparte.

Mais si nous l'étudions, comme le put faire Mme Récamier, il faut dire merci à un homme de génie et proclamer que, le lundi 9 octobre 1807 (1), quelque chose de très grand et de très nouveau revenait en Europe, sous l'apparence de notes confuses, dans les bagages de M. de Chateaubriand. Ce quelque chose, c'était, à proprement dire, le paysage historique, l'art de faire renaître la vie autour des monuments détruits, celui de donner leur âme aux ruines, aux campagnes nues, jusqu'à l'infini de la mer et du ciel, par la puissance de la méditation philosophique. Le plus étonnant peut-être de cette innovation, c'est que nourrie, soutenue par un travail d'érudition patiente, par les calepins d'un compilateur qui avoue franche-

(1) Départ de la Goulette vers l'Espagne.

ment ses enquêtes préalables, elle ne soit pas plus entachée du grave et impardonnable défaut qui eût pu la gâter sans retour. Nous voulons dire en ceci que Chateaubriand, ayant lu et tant retenu avant de voyager, eût pu choir dans l'erreur de donner à ses sources une place telle en son œuvre que cette œuvre en devint exagérément colorée et en perdit sa couleur propre.

L'habileté suprême de l'auteur fut d'insérer, au mieux, dans ce qui sortait uniquement de lui, l'énorme quantité de matériel qu'il emprunta aux autres et dont il fait un détail dans son introduction (Premier et second mémoire). Nous pensons encore que si, pour étudier ses descriptions de nature, de mœurs et ses anecdotes, nous n'avions attiré l'attention sur cette combinaison du matériel-Chateaubriand, et du matériel-d'emprunt, nous nous serions trouvés mal à l'aise et peut-être inaptes à traiter cette dernière partie de notre sujet.

Ce point bien défini, nous sommes tout au contraire beaucoup plus libres pour suivre l'écrivain dans ses pérégrinations. Nous voyons très bien comment il assure que Fano doit être « l'île enchantée de Calypso » puisque Wood et les modernes, avec Strabon, placent l'île de Calypso sur la côte d'Afrique, dans la mer de Malte. Nous comprenons mieux comment il s'écrie : « Malheur à qui ne verrait pas la nature avec les yeux de Fénelon et d'Homère. » C'est un aveu fait une fois pour toutes. L'élève du collège de Dol a continué à lire, adolescent et homme, dans la bibliothèque des classiques ou des auteurs, épris comme lui, de classicisme. Il s'est mis en route moins pour chercher, ainsi dit-il, des images, que pour confronter les images anciennes et les visions personnelles qu'il porte sous ses paupières. Le voudrait-il, jamais l'auteur ne saurait

jeter, tout entière, par-dessus bord, cette masse d'emprunts aux littératures antiques, cette multitude de commentaires qu'il tient de la Renaissance, du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il emporte tous ses auteurs, nous dirions maintenant toute sa « culture » avec lui. L'exercice, auquel il va se livrer devant les temples, devant les crépuscules, dans les bois d'oliviers, sur les routes poussiéreuses, ne sera pas celui d'un libre artiste qui fait son premier pas, en disant la tête haute : « Et maintenant, la nature et moi ! » Sitôt le port de Trieste, M. de Chateaubriand murmura « Léonidas ». Et M. de Chateaubriand, d'instinct, par réminiscence, exige que le vent murmure « Léonidas ». Au besoin, il l'y contraindra doucement. Ce souffle, ce nom, d'autres noms, d'autres souffles sont nécessaires aux tableaux que, peintre, il veut brosser.

« J'étais là, sur les frontières de l'antiquité grecque et « aux confins de l'antiquité latine. Pythagore, Alcibiade, Sci- « pion, César, Pompée, Cicéron, Auguste, Horace, Virgile, « avaient traversé ces mers (1). »

Tout l'état d'esprit du touriste tient en ces deux phrases.

Mais quelques heures plus tard, la nature seule, et sans que s'y dresse la silhouette d'un demi-dieu, semble le reprendre et lui faire oublier tout le peuple de fantômes illustres au-devant desquels il s'élance :

« Les couleurs au couchant n'étaient point vives ; le soleil « descendait entre les nuages qui le peignaient de rose ; il « s'enfonça sous l'horizon et le crépuscule le remplaça pen- « dant une demi-heure. Durant le passage de ce court crépus-

(1) Itinéraire, page 60. Nouvelle édition « Classiques Garnier ».

« cule, le ciel était blanc au couchant, bien pâle au zénith et
« gris de perle au Levant. Les étoiles percèrent l'une après
« l'autre cette admirable tenture : elles semblaient petites, peu
« rayonnantes, mais leur lumière était dorée et d'un éclat si
« doux que je ne puis en donner une idée. Les horizons de la
« mer, légèrement vaporeux, se confondaient avec ceux du
« ciel. Au pied de l'île de Fano, on apercevait une flamme
« allumée par des pêcheurs. »

Comme cela est simple, pur et beau !

L'artiste, le maître de la couleur, avec une discrétion pourtant si puissante, a dessiné, teinté cet admirable tableau. Mais le Chateaubriand des livres d'ajouter :

« Avec un peu d'imagination, j'aurais pu voir les Nym-
« phes embrasant le vaisseau de Télémaque. Il n'aurait tenu
« qu'à moi d'entendre Nausicaa folâtrer avec ses compagnes,
« ou Andromaque pleurer au bord du faux Simoïs, puisque
« j'entrevoyais, au loin dans la transparence des ombres, les
« montagnes de Scherie et de Buthrotum. »

Hélas, pourquoi Andromaque et Nausicaa ? Le ciel blanc, bleu et gris de perle suffisait à notre plaisir. — Pourquoi ? répond Chateaubriand du seuil du XIXe siècle, à l'objection irrévérencieuse que lui adresse un critique, après cent treize années, pourquoi ? Parce que la Grèce n'est pas la Floride, parce qu'Athènes et Lacédémone ne sont ni Philadelphie ni Baltimore. Dans un monde nouveau, dans le Nouveau-Monde, déjà, j'ai cru devoir, face à une nature vierge, à des décors sans histoire, subordonner mon ouvrage aux formes les plus

antiques (1). Serait-ce pour oublier cette doctrine que j'ai fait le voyage d'Athènes et vous attendez-vous à me voir décrire le lit desséché d'un torrent de Laconie avec les couleurs strictement naturelles qui conviendraient à peine à un tableau du Niagara ?

Reconnaissons donc la volonté et le droit de Chateaubriand : il est rhapsode en Grèce : il n'est plus le maître du valet de Julien, l'ami de Mme de Noailles, il regrette son costume d'homme moderne, les monnaies françaises qu'il enferma dans son portefeuille et il se réjouit parce qu'on lui échange des drachmes contre des Napoléons ou des Louis. A son navire autrichien, il eût certes préféré celui d'Ulysse. Il emmène avec lui, pour s'y retrancher, la *Poétique* d'Aristote (2). Il ne voudra pas voir et entendre uniquement avec les yeux et les oreilles d'un homme de son temps. Les bruits et les aspects, le plus souvent, il ne les enregistrera pas sans les comparer à des aspects et à des bruits antiques, et, chaque fois qu'il comparera il prendra soin que la comparaison soit noble.

« Le chemin que nous suivons ne traversait aucun lieu « célèbre : il avait servi tout au plus à la marche des troupes « de Sparte, lorsqu'elles allaient combattre celles de Tegée « dans les premières guerres de Lacédémone.

« Les larmes me vinrent aux yeux en fixant mes regards « sur cette misérable cabane qui s'élevait dans l'enceinte aban-

(1) J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en prologue, récit et épilogue. Les principales parties du récit prennent une dénomination comme *Les Laboureurs, les Chasseurs*, etc... et c'était ainsi que, dans les premiers siècles de la Grèce, les rhapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (Préface d'Atala).

(2) Voir examen des *Martyrs*, Objections littéraires.

« donnée d'une des villes les plus célèbres de l'univers, et qui
« servait seule à faire reconnaître l'emplacement de Sparte,
« demeure unique d'un chevrier, dont toute la richesse con-
« siste dans l'herbe qui croît sur les tombeaux d'Agis et de
« Léonidas.

« Nous remontâmes le cours de l'Eurotas pendant une
« heure et demie, au travers des champs, et nous tombâmes
« dans le chemin de Tripolizza. Joseph et le guide étaient cam-
« pés de l'autre côté de la rivière auprès du pont; ils avaient
« allumé du feu avec des roseaux, en dépit d'Apollon, que le
« gémissement de ces roseaux consolait de la perte de Daphné.

« Mais soit que mon imagination fût attristée par le sou-
« venir des malheurs et des fureurs des Pélopides, soit que je
« fusse réellement frappé par la vérité, les terres me parurent
« incultes et désertes, les montagnes sombres et nues.

« Je marchai quelque temps le long de la mer qui baignait
« le tombeau de Themistocle; selon toutes probabilités j'étais
« dans ce moment, le seul homme en Grèce qui se souvint de
« ce grand homme... »

Comment, dans de telles dispositions, M. de Chateaubriand, déjeunant chez le consul Fauvel, consentit-il à trouver un goût amer au célèbre miel du Mont Hymette ? Il fallait que ce miel fût bien détestable, pour qu'il préférât le miel de Chamoni, village inconnu dans la grande histoire héroïque.

Tolérera-t-on une citation encore ? Au Parthénon :

« Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs (?)
« de la pauvre fille de Mégare, avait vu mourir la brillante
« Aspasie. »

Ce procédé nous rend aujourd'hui *l'Itinéraire,* par moment, assez difficile à lire.

Mais ces critiques seraient, pour la partie grecque, l'expression d'un sentiment peu reconnaissant et même ingrat. La part faite, chez Chateaubriand, de ce dédoublement de l'image qui lui montre, à côté du monde vivant, le monde mort dont il foule les cendres, il subsiste une admirable série de tableaux, où la nature seule apporte à l'artiste ses harmonies et ses tonalités éternelles.

La belle fresque : « Je voyais de ma fenêtre la mer de Messénie peinte du plus bel azur... » (Page 75), la petite aquarelle du bazar de Misitra (pages 98-99), Sparte du haut de la citadelle (100 et suivantes), et dans ce même morceau, par excellence, les passages « la vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas » « il était midi... » ; le superbe tableau du coucher au bord de l'Eurotas : « La nuit était si pure et si sereine, que la voie lactée formait comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve... je m'endormis les yeux attachés au ciel... » page 107); le pittoresque de la rue dans Athènes, le panorama athénien : « Il faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes sortant du milieu de ces cultures, des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs; il faut répandre dans la campagne des Albaines qui tirent l'eau..., etc... » (page 145); enfin, le soir dans le temple de Sunium (pages 166-167) et l'adieu au rivage de la Grèce;

autant de merveilleux tableaux qui suffiraient à justifier le succès de cet ouvrage, quand il parut, et sa gloire durable.

Quant aux anecdotes, elles sont courtes : ce ne sont ici que de rapides croquis. Une anecdote peut être gaie, instructive, moralisatrice. Chateaubriand ne se retient pas de moraliser, en effet; et on voit qu'il veut nous instruire. Fallait-il attendre de lui un peu de gaîté? On connaît son caractère, la prestesse familière et spirituelle, l'humour ne sont point souvent son fait. Sauf le voyage de Chactas à Paris, dans les Natchez (1), sauf ce passage des *Mémoires,* où il se laisse aller à écrire :

« Sa chanson finissait par ce refrain : Ah! Tremigou, la « fable est-elle obscure? Ture lure, que de choses dans ce « monde finissent comme les amours de ma Tante, Ture « lure! », le grand ennuyé ne rit pas : on ne trouverait pas un sourire dans cette visite au milieu des tombeaux. Par contre, Chateaubriand nous conte, à son propre sujet, des anecdotes du genre tragique. Il a une discussion à main armée avec des Turcs, il échappe par une rare chance à la chute d'une roche lacédémonienne, il est saisi au pied du Laurium, à Keratia, par une terrible fièvre. Il faut qu'il ait le délire pour chanter, et il chante, enfin, la chanson de Henri IV.

Pour le reste des anecdotes grecques, elles sont d'ordre culinaire — ragoûts de moutons et de poulets, vins où infusent des pommes de pins, café à la turque — ou bien encore, ont trait aux chevauchées, aux dialogues avec les guides, aux ma-

(1) « Les huttes de commerce où l'on expose la chair des victimes (les bouche- « ries) me semblent bien entendues et parfaitement utiles » (*Natchez,* I. VI).

lades que le voyageur trouve le moyen de soigner empiriquement en cours de route.

Les types? Quelques femmes bien drapées, bien dessinées, soit turques soit grecques, des silhouettes auxquelles l'écrivain n'attacha qu'un intérêt secondaire.

A tout dire, les seuls êtres, qu'il tenait pour vivants sur le sol hellénique, c'étaient les grands morts dont il saluait les sépultures et le souvenir, du haut de son cheval ou debout au milieu des ruines.

(b). Les Iles de l'Archipel, l'Anatolie, Constantinople, Rhodes.

En changeant de théâtre, Chateaubriand respire un autre air et s'éloigne d'un monde de pensées qui l'incitait constamment à la mélancolie. Il se sent le visage frappé par la brise de mer, tandis que son bateau cingle vers les Iles de l'Archipel, l'Anatolie et Constantinople. Ce n'est plus l'atmosphère du magnifique sépulcre où il a respiré, en s'inclinant vers le sol, tant de poussières chargées de tant d'histoire. Il faut bien qu'il s'abstienne, maintenant, d'éveiller un héros en chacune de ses phrases. C'est avec peine, sans doute, qu'il renonce si tôt à ces exercices de mémoire et de stimulation intellectuelle, si chers à son esprit tout nourri de majesté antique. Mais l'anecdote, qu'il dédaigna à peu près jusqu'alors en ses récits, s'impose à lui. Qu'on ne relate pas des faits divers lorsque l'on monte à l'Acropole, cela s'entend, car on a mieux à faire. Mais à bord d'un bâtiment et bientôt sur des rivages où, par la variété des spectacles, l'originalité déjà asiatique se fait sentir, l'autorité des grandes évocations classiques se trouve, quoi qu'il en soit, réduite au second plan.

Cependant, Chateaubriand ne manquera aucune occasion pour insérer, en son carnet de route, tout ce qui peut lui rappeler une beauté ou un enseignement multi-séculaire. Il entre dans le port de Zéa et n'oublie pas que c'est là l'emplacement de l'ancienne Carthée, de Céos qui tuait ses vieillards. Tino, c'est pour lui Tenos, Scyros au large, c'est toute la jeunesse d'Achille; Delos, c'est le berceau de Diane et d'Apollon; Naxos c'est Thésée et Bacchus; Chio, c'est « la fortunée patrie d'Homère » et c'est le vin d'Anacréon.

Maintenant qu'il foule les plaines de l'Asie, son rêve s'envole vers Tyr et Babylone, vers Cyrus. L'Hermus, il l'appelle le *turbidus Hermus*. Il cite Agesilas, Antiochus et Scipion; il voudrait marcher à pied sur le territoire de Neon-Tichos « par respect pour Homère qui avait passé dans ces mêmes lieux » et qui y eût pour hôte un armurier (1). Il fait volontiers de la géographie rétrospective :

« Dans ce cas, la rivière de Mikalitza, autrefois le Lycus « qui prenait sa source dans le Stagnum Artynia, serait le « Rhyndaque; d'autant plus qu'elle a précisément, à son « embouchure la petite île (Besbicos) indiquée par les anciens. »

Comment lui en faire un reproche légitime ? Selon la richesse de nos souvenirs, nous ferions, aujourd'hui, tous comme lui, en passant devant les mêmes côtes, en abordant aux mêmes ports! Ce dont il faut lui garder une reconnaissance bien vive, c'est de n'avoir pas insisté. Il eût pu, en s'écoutant, retrouver en lui bien d'autres rapprochements. Avec un

(1) Dussé-je acheter le génie d'Homère par tous les malheurs dont ce poète fut accablé (Page 189).

esprit de mesure qui est l'effet d'un grand art, il nous épargne les citations. Il a compris la loi souveraine du contraste et ne nous écrase plus sous les foudres de l'Olympe. Il a payé aux Dieux un très complet tribu. Peut-être après les avoir tant vénérés dans leur patrie infortunée se souvient-il de ce qu'il écrivit d'eux, d'une plume sans respect, un jour, dans le *Génie du Christianisme:* « Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une divinité immense » (2e partie) (L. IV, Ch. 1). Les bois ne sont plus sous ses yeux, mais les flots, et il sait bien, et il n'oubliera plus, que par delà ces vagues bleues et pressées, il ne va plus chercher les divinités mythologiques mais relire la Bible, merveilleux répertoire d'images.

Dans l'entr'acte aux îles et à Constantinople, Chateaubriand change un peu d'âme et de costume. Les nymphes reculent doucement en sa pensée et voici que s'y avancent, à pas lents, les anges.

Une circonstance même — qui pourrait être une volonté de Dieu — l'écarte de Troie où toute sa ferveur païenne et son goût de l'archéologie eussent pu se ranimer. La complicité d'un janissaire, d'un drogman et du destin le détourne des berges du Gargare, doù il eût pu descendre dans les plaines d'Illion. A ces diverses circonstances, la « Coupe » du livre gagne singulièrement. Il est possible que Chateaubriand eût tiré un prodigieux effet du contraste brutal de Sparte et de Jérusalem s'il avait pris la mer au Pirée et n'avait fait qu'une course jusqu'à Jaffa. C'était un procédé tentant. Un romantique l'eût sans doute préféré. Il eût joué de l'antithèse, du reste facile, de Pallas Athéné et du Golgotha. Mais Chateau-

briand était trop jeune en un siècle trop jeune pour exploiter le violent contraste dont ceux qui le suivirent abusèrent, et sans préjuger ce qu'eût pu être l'*Itinéraire* ainsi construit, il faut louer l'auteur et le hasard d'avoir situé la Corne d'Or entre le Cap de Sunium et le Mont Carmel. De l'aveu même du pèlerin, la deuxième partie de son ouvrage était une manière d'intermède puisque, plus tard seulement, il observa, devant Rhodes :

« Ici commençait pour moi une antiquité qui formait le « passage entre l'antiquité grecque, que je quittais, et l'anti- « quité hébraïque, dont j'allais chercher les souvenirs... » Il ajoutait :

« Les monuments des Chevaliers de Rhodes ranimèrent « ma curiosité un peu fatiguée des ruines de Sparte et d'Athè- « nes. »

Petite phrase qui a son prix. Ne montre-t-elle pas que l'étape couverte depuis le départ de la Grèce ne comptait guère pour lui, malgré Constantinople? Mais ne dénonce-t-elle pas aussi, détail plus intéressant, que le voyageur, approchant des Saints-Lieux, travaille à se déshelléniser pour se donner la psychologie du sincère pèlerin de la croix ?

Ce n'est pas un moindre renoncement chez M. de Chateaubriand que d'accepter, sous sa plume, après avoir été si fortement ému à Lacédémone, ces neuf petits mots qui sont proprement chez lui, une autre hérésie : « ... un peu fatigué des ruines de Sparte et d'Athènes ».

Mais que ne ferait-on pas pour se préparer convenablement lorsqu'on est à la minute de toucher le seuil du berceau

du christianisme et que l'on s'est donné pour mission d'en rapporter des pages aussi bien pensées que bien écrites?

Au moins, en apostasiant les dieux, Chateaubriand dans une nature qui lui prodigue les encouragements, va-t-il tracer de beaux tableaux où s'étale la seule magnificence des choses, dépouillées de tous les souvenirs qui purent attacher les hommes? Comment s'exprime le peintre de la nature dans cette deuxième partie? Il faut attendre son arrivée à Smyrne pour le savoir. Mais là, il trouve quelques lignes qui synthétisent une jolie vision d'art :

« Une chose me frappa et me surprit, ce fut l'extrême « douceur de l'air. Le ciel, moins pur que celui de l'Attique, « avait cette teinte que les peintres appellent un ton chaud, « c'est-à-dire qu'il était rempli d'une vapeur déliée un peu « rougie par la lumière. Quand la brise de mer venait à man- « quer, je sentais une langueur qui approchait de la défail- « lance; je reconnus la molle Ionie. »

Non moins bien vu, et dans un autre genre pittoresque, le passage que dut lire et relire Eugène Fromentin, touchant le repos d'une caravane. Permettons-nous une citation un peu longue de ce passage qui confine à l'anecdote:

« Il était minuit quand nous arrivâmes au Kan de Mene- « ken. J'aperçus de loin, une multitude de lumières éparses : « C'était le repos d'une caravane. En approchant, je distin- « guais les chameaux, les uns couchés, les autres debout; « ceux-ci chargés de leurs fardeaux, ceux-là débarrassés de « leurs bagages. Des chevaux et des ânes débridés mangeaient « l'orge dans des seaux de cuir. Quelques cavaliers se tenaient « encore à cheval et les femmes voilées n'étaient point descen-

« dues de leurs dromadaires. Assis, les jambes croisées sur « des tapis, les marchands turcs étaient groupés autour des « feux qui servaient aux esclaves à préparer le pilau ; d'autres « voyageurs fumaient leur pipe à la porte du kan, mâchaient « de l'opium, écoutaient des histoires. On brûlait le café dans « les poêlons, des vivandières allaient de feu en feu proposant des gâteaux de blé grué, des fruits et de la volaille ; les « chanteurs amusaient la foule ; des imans faisaient des ablu- « tions, se prosternaient, se relevaient, invoquaient le Pro- « phète : des chameliers dormaient étendus sur la terre. Le « sol était jonché de ballots, de sacs de coton, de couffes de « riz. Tous ces objets tantôt distincts et vivement éclairés, « tantôt confus et plongés dans une demi-ombre, selon la « couleur et le mouvement des feux, offraient une véritable « scène des Mille et une Nuits. »

Plus pure, dans le si noble milieu des éléments apaisés, loin de toute agitation humaine, cette aurore, sur les côtes anatoliennes :

« A notre gauche s'étendait la mer de Marmara, la proue « de notre barque regardait une île, le ciel à l'Orient était d'un « rouge vif... l'étoile du matin brillait... le croissant de la « lune... des rayons roses et verts... les nuances du ciel dans « une universelle blancheur. » (P. 199.)

Dans son développement sobre et recueilli, le morceau est des meilleurs.

L'arrivée à Galata, les premiers pas dans Constantinople abondent en touches justes qui enrichissent le tableau et lui donneraient tout l'éclat auquel il a droit, s'il n'était si fâcheu-

sement écourté. La hâte de pénétrer dans Jérusalem a fait trop vite sortir de Stamboul un auteur qui, peu de semaines plus tard s'impatientera et voudra quitter la terre Sainte pour se voir sans délai dans les jardins de l'Alhambra.

Près du tombeau du Christ, il montrera la mélancolie qui convient aux circonstances. Mais, dans cette espèce d'entr'acte entre les dieux de l'Olympe et la terre du christianisme, l'occasion soudain lui est offerte sinon de rire franchement, au moins de regarder rire et, tout en s'en défendant il se laissa aller à un semblant de gaîté. Cette gaîté donne à ses *Anecdotes* un accent inattendu. Il rit après avoir été austère; il rit à bouche fermée et toujours soucieux de sa dignité :

« J'étais un convive très gai de cœur (on veut bien le « croire), mais fort triste de figure. »

On mariait dans une des Cyclades la fille de son hôte et Mlle Pengali chantait en grec : « Ah! vous dirai-je maman! » Chateaubriand note : « Tant de joie auprès du grand deuil de la Grèce. » Il était presque honteux de se voir parmi cette jeunesse enjouée, et, dans son récit, il s'en excusa presque auprès de ses amis d'Europe. Ainsi fera-t-il à Tunis, en débarquant au milieu du Carnaval et en se laissant mascarader en Turc par une troupe d'officiers américains. Il a beau se draper, la bonne humeur est communicative. En voguant vers Scio, il s'oublie jusqu'à noter, en regardant l'équipage de la felouque : « Je n'ai rien vu de plus gai, de plus propre et de plus leste « que cet équipage de frères. » Ces gens, à Chio, dansent et chantent devant lui. Excellente préparation d'esprit pour regarder à Smyrne, les robes élégantes des femmes et en tenir

compte dans ses notes : « Elles semblaient avoir reçu le matin, leurs robes de chez Leroy. »

Chateaubriand citait Leroy, l'arbitre des grâces, le fournisseur de Joséphine, de Mme Junot et de tant de nouvelles grandes dames. Cette figure de potentat de la soie et du ruban se trouve mêlée au peuple des dieux, quelques jours à peine avant l'arrivée aux Saints Lieux!

Un même état d'esprit se manifestera çà et là jusqu'aux approches de Rhodes (troisième partie). Il se traduira, peu avant la minute solennelle du premier contact avec la Palestine, par le croquis plaisant de Jean l'interprète, croquis qu'accompagna une déclaration sur le « haut comique » et le goût imprévu que lui marqua l'auteur tout en faisant des réserves :

« Je n'ai tracé ce portrait que pour satisfaire au goût de « ces lecteurs (N'est-ce pas un peu de dédain?) qui aiment à « connaître les personnages avec lesquels on les fait vivre. « Pour moi, si j'avais eu le talent de ces sortes de caricatures, « j'aurais cherché soigneusement à l'étouffer, tout ce qui fait « grimacer la nature de l'homme me semble peu digne d'estime; « on sent bien que je n'enveloppe pas dans cet arrêt (le mot « est fort), la bonne plaisanterie, la raillerie fine, la grande « ironie du style oratoire et le haut comique. »

Dans les anecdotes de cette partie intermédiaire et pour corriger peut-être l'excès de bonne humeur qu'il montra, il veille à nous faire sentir qu'il courut des dangers : des guides le trompent pour le mener dans de mauvais chemins; il traversera les mers de la Grèce, dans des petits bateaux, il reçoit des coups de fusil des bédouins, et, irrité par un Turc, s'emporte presque à dire : « Sans Julien, je crois que j'aurais assommé

cet homme. » Aventures certes moins gaies que la noce de Zéa, et qui dans l'ensemble, apportent un heureux contraste.

Quelques types profilés çà et là, matelots, fonctionnaires ou serviteurs, jeunes filles, imans et janissaires, bergers et artisans, font une figuration très suffisante, animée, bien que d'un dessin un peu flou.

(c). TERRE SAINTE, JÉRUSALEM.

C'EST enfin vers la terre chrétienne et le Saint Sépulcre que s'oriente le vaisseau du pèlerin.

Au départ de Rhodes, on danse, on rit, on prie sur le bateau. Le tableau du pont est même de belle venue, tout harmonisé qu'il est par un admirable *Kyrie Eleison.* Mais bien vite les malheurs commencent, sitôt qu'est brisée la tête du grand mât. Encore un instant agréable, à table, dans le tête-à-tête d'une pieuse famille, quelques bergeronnettes dans le ciel au large de Chypre, une minute exquise à la vue du Carmel, un beau clair de lune pour consoler d'une fausse arrivée à Jaffa, d'excellents fruits et le meilleur café du Levant sur la table, d'accueillants religieux, le spectacle d'une belle nuit sur la mer de Tyr, mais bientôt ce sont les infortunes trop fréquentes. M. de Chateaubriand reçut des Pères Latins, et pour aller jusqu'au Jourdain, un guide appelé Ali-Aga et la façon qu'il a de conter ce voyage évoquerait facilement Alibaba et les quarante voleurs. Que de drames en une si courte route et combien ces bédouins sont détestables qui assaillirent le voyageur au point de lui faire oublier la précieuse occasion qu'il avait d'être véritablement ému devant la sainteté des grands paysages chrétiens!

Il serait si agréable, si précieux, au philosophe, au chrétien et à l'artiste de noter en paix le passage des troupeaux de chèvres au lever de l'aurore, la silhouette des femmes arabes, et les fumées blanches des hameaux lointains! De quel prix eût été la quiétude et la sécurité dans ces contrées où l'âme n'aspire qu'à s'élever!...

Mais déjà, il avait fallu ruser avec un aga pour éviter d'être attaqué à Caffaro, pour esquiver la contribution de trois ou quatre mille piastres à Jérusalem. Ces prologues n'étaient rien, au regard de ce qui guettait l'escorte au désert, par delà le tombeau de Rachel et la station au couvent de Bethléem. Il allait falloir se mesurer avec des Arabes, payer droit de passage, après s'être battu, et puis, non loin du couvent de Saint-Saba, reprendre la lutte avec d'autres bédouins, éviter les coups de poignard traîtreusement portés par derrière, pactiser avec les brigands, s'avancer au bord de la Mer Morte le fusil à la main comme en terre ennemie, frémir au moindre pas bruissant dans les buissons et derrière les arbustes, se disputer avec les guides remplis de crainte à la pensée que les agresseurs pourraient reparaître, en imposer encore, par une digne tenue à une bande de rôdeurs malintentionnés!

En dépit de toutes ces tragiques péripéties, il convenait de trouver le temps d'être un bon chrétien, de faire des citations historiques, d'admirer la nature, de griffonner des anecdotes, de noter des types, d'être poète et artiste, voire de parler de la variété des aliments, et tout cela, sans préjudice d'une analyse de l'eau de la Mer Morte, et de quelques bonnes citations, grecque, italienne, latine ou française, à parsemer çà et là.

Bon chrétien, le pèlerin s'efforça de l'être en toute circonstance, mais quelque effort qu'il fît à Bethléem ou près de la mer immobile qui recouvre les villes maudites, il ne réussit qu'à demi. Il s'était mis à genoux avec tous les passagers en découvrant au loin le Carmel et il avait dit :

« La vue du berceau des Israélites et de la patrie des
« Chrétiens me remplit de crainte et de respect. »

On n'attendait pas moins de lui. Mais puisqu'il avait été si sincèrement éloquent sur les ruines spartiates, on s'attendait qu'il le fût au moins autant devant la porte par où l'on entre à Jérusalem, dans la crèche du Sauveur et sur les rives du Jourdain. En ce dernier lieu, la pensée qui lui vient d'abord dans l'esprit, c'est une comparaison avec les grands fleuves d'Amérique. Après ce parallèle seulement, il ajoute :

« Non seulement ce fleuve me rappelait une antiquité
« fameuse et un des plus beaux noms que jamais la plus belle
« poésie ait confié à la mémoire des hommes, mais ces rives
« m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. »

C'était peu pour un tel chantre! Il est vrai que le drogman chante : « l'*Ave Marie Stella* », et Chateaubriand lui-même est entré jusqu'aux genoux dans l'eau, mais ce sont là, si l'on peut écrire, de simples pratiques extérieures, et les grands cris de la foi ne sont pas proférés alors qu'il serait si convenable de les faire entendre. L'avenir nous dira si c'est là, volontairement, économiser une émotion qui devait trouver meilleur emploi. Le fait est qu'ici, l'auteur est calme et maître de lui... tant que les bédouins ne tirent pas de coups de fusils.

Il faut faire, rappelions-nous, des citations historiques ou littéraires. C'est une besogne aisée: L'Odyssée et l'Enéide,

Euripide et Jean-Jacques Rousseau, Le Tasse et M. de Volney, Strabon et Diodore, sans compter bon nombre d'autres écrivains, de savants, de religieux de tous les temps qui apparaissent souvent au détour du chemin. Toute la critique du XIX[e] siècle assurera qu'on les voit trop fréquemment et qu'il eût été bien agréable, pour son temps et pour les générations qui le suivirent, de voir M. de Chateaubriand tout seul, exception faite pour son indispensable valet français qui n'a jamais peur de rien (1).

Il est pourtant un certain nombre de pages où le Chateaubriand qui étreint ses pistolets laisse parler le Chateaubriand qui admire la nature. Les paysages marins sont bien traités et en bon coloriste. La sortie du village de Latroun, l'apparition de Jérusalem vue d'une hauteur. La plaine de Saron, la chevauchée, le soir, par le torrent du Cedron, les quelques pages qui suivent, les trois gravures très nettes, où le voyageur dessine l'homme et la femme arabe, et aussi leurs juments, font page d'album dans cette partie et, fort à propos, nous rappellent que Chateaubriand ne passe point tout son temps à vérifier l'état de ses amorces.

Nous étudierons séparément la partie du voyage de Jérusalem, qui pourrait être le fragment principal de l'*Itinéraire*.

(1) Quant à Julien, il n'était jamais étonné, le monde avait passé sous ses yeux sans qu'il l'eût regardé; il se croyait toujours dans la rue Saint-Honoré et me disait du plus grand sang-froid du monde en menant son cheval au petit pas : « Monsieur, est-ce qu'il n'y a pas de police dans ce pays-ci pour réprimer ces « gens-là? » — Si ce n'était un rapprochement bien audacieux nous nous risquerions à voir en cet impassible Julien le grand-père d'un autre domestique, non moins certain de son heureux avenir, le Passepartout que, dans le *Tour du Monde en quatre-vingts jours,* Jules Verne, au déclin du siècle, mit aux côtés de l'aventureux Philéas Fogg.

Dans ces pages, il est surtout question du Saint-Sépulcre et des édifices chrétiens. Ne serait-ce pas le moment que Chateaubriand justifiât cette phrase des *Mémoires* (2me partie. T. I.).

« C'est moi qui ait rappelé le jeune siècle à l'admiration « des vieux temples. »

On le voudrait voir soutenir, prolonger, élargir ce rôle en écrivant à Jérusalem une sorte de poème en prose qui fut, aussi, une prière.

Or, dès les premiers mots, il avoue son embarras et sa gêne et traite toute cette partie, sauf le prestige du beau langage, avec le soin documentaire que pourront apporter plus tard en leurs rédactions nos modernes auteurs de « Guide de la Palestine. »

Dans tout ce fragment de l'ouvrage, ne cherchons rien d'important dans le genre tableaux de la nature. Nous avons lu au cours des pages grecques, des descriptions de paysage où la nature n'intervenait pas seule, où elle se redressait à l'horizon toute parée d'évocations antiques. Il en résultait des fresques composites qui n'étaient ni de leur temps ni de celui qu'elles prétendaient faire revivre, mais ces fresques, ainsi retouchées de couleurs anciennes, sur les tons frais et à peine posés par la plus récente saison, avaient leur beauté, leur solennité, leur ampleur. Elles avaient aussi la puissance de charmer, de faire penser, et parfois d'émouvoir. On ne leur retrouverait aucun équivalent appréciable dans le Voyage à Jérusalem.

Convenons que l'auteur, ici, vit au milieu de pierres et que les circonstances sont rares, où il pouvait voir contre le ciel, un seul et simple olivier se pencher sur une rivière à sec.

Mais ces pierres sont parlantes, ces pierres sont augustes, et si le peintre avait voulu traiter cet autre genre de paysage, le morceau eût pu égaler les plus beaux couchers de soleil. Plusieurs fois, il a l'occasion d'apercevoir Jérusalem *en plan,* de quelque hauteur. La pensée ne s'impose pas au voyageur déjà fatigué, la seule pensée qu'on espère de lui : retracer, en quelques pages fortes, dans une lumière propice, l'aspect général de la Cité des Cités.

Il voit la vallée de Josaphat, il s'avance dans le Jardin des Oliviers. Avec quelle aisance, — dût-il légèrement forcer son talent qui sommeille, — pourrait-il écrire ici les pages que nous attendons. Mais il s'y refuse.

— Je ne venais point à Jérusalem, nous répond Chateaubriand, pour m'exercer au brio de la description. C'eût été à mes yeux une sorte de paganisme encore, que d'y adorer Dieu à travers la nature, quand je pouvais l'adorer moi-même, dans son berceau et sur sa croix.

Soit, et l'excuse est si légitime que nous renions tout ce qui vient d'être écrit. Aussi bien n'avons-nous plus qu'une hâte : vérifier comment Chateaubriand adora Dieu, dans Jérusalem.

Enquête faite, il faut bien reconnaître qu'il l'adora à coups de documents. Il donne l'impression de n'avoir pas compris ce que l'avenir espérait de lui. On ne souhaitait pas qu'il décrivît : on prêtait l'oreille pour écouter de grands cris du cœur et de l'âme. Sommes-nous payés de notre attente en découvrant ces pauvres lignes éparses?

« Les lecteurs chrétiens demanderont peut-être à présent « quels furent les sentiments que j'éprouvai dans ce lieu redou-

« table : je ne puis réellement le dire. Tant de choses se pré-
« sentaient à la fois en mon esprit, que je ne m'arrêtais à
« aucune idée particulière. Je restai près d'une demi-heure à
« genoux dans la petite chambre du Saint-Sépulcre, les
« regards attachés sur la pierre, sans pouvoir les arracher.
« L'un des deux religieux qui me conduisaient demeurait
« prosterné auprès de moi, le front sur le marbre ; l'autre,
« l'Evangile à la main, me lisait à la lueur des lampes, les
« passages relatifs au Saint Tombeau. Entre chaque verset,
« il récitait une prière : Domine, etc... Tout ce que je puis
« assurer, c'est qu'à la vue du sépulcre triomphant, je ne
« sentis que ma faiblesse. »

« ...Où trouver dans l'antiquité rien d'aussi touchant,
« rien d'aussi merveilleux que les dernières scènes de l'Evan-
« gile ? Ce ne sont point ici les aventures bizarres d'une divi-
« nité étrangère à l'humanité : c'est l'histoire la plus pathé-
« tique, histoire qui non seulement fait couler les larmes par
« sa beauté, mais dont les conséquences appliquées à l'univers,
« ont changé la face de la terre. »

C'est du sermon de petit prédicateur. L'écrivain de race, l'artiste sensible, n'apparaît que plus tard dans la présentation de sensations religieuses :

« L'église du Saint-Sépulcre... éclairée par une multitude
« de lampes est singulièrement mystérieuse ; il y règne une
« obscurité favorable à la piété et au recueillement de l'âme.
« Des prêtres chrétiens de différentes sectes habitent les diffé-
« rentes parties de l'édifice. Du haut des arcades où ils sont
« nichés comme des colombes, du fond des chapelles et des
« souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes heures

« du jour et de la nuit ; l'orgue du religieux latin, les cymbales « du prêtre abyssin ; la voix du caloyer grec, la prière du soli- « taire arménien, l'espèce de plainte du moine cophte, frap- « pent tour à tour ou tout à la fois votre oreille ; vous ne savez « d'où partent ces concerts ; vous respirez l'odeur de l'encens « sans apercevoir la main qui le brûle : seulement, vous voyez « passer, s'enfoncer derrière les colonnes, se perdre dans l'om- « bre du temple, le pontife qui va célébrer les plus redoutables « mystères aux lieux mêmes où ils se sont accomplis. »

Rien de profondément ému, dans le court séjour au Sépulcre de la Vierge. Dans la grotte du Jardin des Oliviers, le pèlerin glacial écrit :

« A quelle espèce de douleur Jésus-Christ consentit à « descendre ! Il éprouve cet affreux dégoût de la vie que la « vertu même a de la peine à surmonter. Et à l'instant où un « ange est obligé de sortir du ciel pour soutenir la Divinité « défaillante sous le fardeau des misères de l'homme, cette « Divinité miséricordieuse est trahie par l'homme ! »

Et puis, il s'en va.

Il s'en va composer vingt lignes dans la citerne où les apôtres récitèrent pour la première fois le « symbole de notre croyance ». Il fait cinquante pas, traverse le rocher d'où le Christ s'enleva au ciel et « par respect » ne discute pas l'empreinte d'un pas gravé dans la pierre et qu'on dit être le dernier pas du Sauveur sur la terre. Un retour au Saint-Sépulcre lui arrache ces paroles :

« Je défierais l'imagination la moins religieuse de n'être « pas émue à cette rencontre de tant de peuples au tombeau

« de Jésus-Christ : à ces prières prononcées dans cent langages « divers, au lieu même où les apôtres reçurent du Saint-Esprit « le don de parler toutes les langues de la terre. »

Et puis, c'est tout.

Quant au reste, il emprunte. Il prélève du document et du document et compile laborieusement. Avant lui, on avait parlé de la Grèce. Et pourtant il avait su faire retentir des accents nouveaux (1).

L'entreprise ne lui était pas plus insurmontable dans cette Palestine dont les sentiers avaient été si souvent battus il est vrai, mais où sa foi de breton lui eût été un collaborateur si précieux pour peu qu'il consentît à y faire appel.

Or, c'est à pages pleines qu'il accumule les travaux des autres pour meubler le sien. Cela devient, dès les premiers paragraphes, un fait acquis que nous allons lire du d'Anville, du Deshayes, du Hasselquist, du Saint-Luc et du Saint-Jean, du Milton et du Delille, du Josèphe, du Saint-Jérôme, de l'abbé Guénée et un savant autant que compact arrangement de notes empruntées à plus de cent auteurs. Ainsi possédons-nous, à la fin de son pèlerinage, de multiples notions sur l'historique des monuments et des lieux célèbres, sur les inscriptions, sur les hommes qui s'illustrèrent les armes ou le chapelet à la main, sur le Christ, ses apôtres et ses bourreaux.

(1) Certains auteurs jugèrent qu'il s'ennuya probablement autant en Grèce qu'en Palestine. M. Louis Bertrand, résume ainsi ce sentiment : « Toute la Palestine l'ennuyait démesurément. Il n'est pas bien sûr que la Grèce elle-même l'ait ravi davantage. A peine arrivé quelque part, il en a tout de suite assez, il est impatient de repartir. Si Corinthe et Argos n'ont pu le retenir une journée que sera-ce des lugubres déserts palestiniens? » (Louis Bertrand — Chateaubriand et la Mer Morte — *Revue des Deux Mondes,* mai 1908).

M. de Chateaubriand nous instruira aussi sur le prix du veau, des concombres et de l'huile au marché de Jérusalem. Il nous donnera même le compte de ses dépenses personnelles et il tiendra son pèlerinage pour terminé.

Or, voici que par un repentir, un remords, l'écrivain se détermine. Au moment où Julien, son valet de chambre, fait hâtivement les bagages et y jette tout un peu en désordre, car lui aussi veut rentrer au plus tôt en Europe, son maître considère soudain l'état désordonné de ses notes et a le scrupule, en dernière heure, de remédier à un trop criant oubli. Il s'apprête, mais une malechance rapproche de ses yeux la *Jérusalem Délivrée*. Il nous faudra attendre encore puisqu'il suppose à la parole du Tasse plus d'intérêt que n'en comporte la sienne. A travers une longue citation, nous devons nous passionner aux combats de Godefroy, d'Othon, de Tancrède et de Raimond de Toulouse, suivre Herminie dans sa fuite vers l'extrémité septentrionale de la vallée de Josaphat. Avec un nouveau courage, nous regardons Soliman et Godefroy échanger de rudes coups et nous voulons bien croire l'auteur quand il assure avec autorité :

« Quand on est sur les lieux, on croit voir les soldats de « Godefroy partir de la porte d'Ephraïm, tourner à l'orient, « descendre dans la vallée et aller comme de pieux et paisibles « pèlerins, prier l'Eternel sur la montagne des Oliviers. »

Après tant de superbes luttes, un peu de simple description de nature réconforterait. Bien que très attendu à Grenade Chateaubriand, ne peut se dispenser de nous offrir quelques

images. Mais comme le temps presse, c'est encore au Tasse qu'il emprunte pour nous faire apprécier la sécheresse et la désolation. Vapeurs sanglantes sur le soleil, fleurs desséchées, terre ouverte, sources taries, ciel semblable à une noire fournaise, air immobile, exhalaisons funestes, la soif, le poison des fontaines, le sable emplissant les rivières sans eau, et le feu dans les veines des hommes, le tableau est tragique et se soutient superbement dans l'horreur... mais c'est une traduction.

Lorsque Chateaubriand a assez demandé au poète italien, il se dirige, sans perdre un instant, vers le moine Robert, historien des Croisades. Le moine est généreux, il fournit tout aussitôt trois grandes pages. C'est une vraie providence que de si dignes auteurs aient rassemblé, dans les temps passés, une telle quantité de bons documents sur les pays que traverse l'ami de la pauvre Mouche. Nous n'aurons pas notre panorama de Jérusalem. Le bateau de Jaffa doit lever l'ancre le 16 octobre, à huit heures du soir, et ce jour du départ, triste ou heureux selon qu'on le considère, approche rapidement.

Ne faut-il pas encore parler du Gouvernement de Jérusalem, traiter le pacha comme il le mérite, passer quelques heures au frais, dans la bibliothèque du couvent et se prêter aux cérémonies dont le nouveau chevalier du Saint-Sépulcre ne perdra jamais le souvenir ? Les Pères de la Terre Sainte viennent d'offrir à Chateaubriand le brevet et la patente de l'ordre fameux. Il les reçoit humblement, touche l'épée de Godefroy de Bouillon, chausse un instant ses éperons, se souvient qu'il s'appelle François comme le libérateur du divin tombeau. Ces solennités et constatations occupent agréablement le temps alors que déjà, dans la page qui précède, la phrase est écrite :

« J'avais tout vu à Jérusalem. Je connaissais désormais
« l'intérieur et l'extérieur de cette ville mieux que je ne con-
« nais le dedans et les dehors de Paris. Je commençais donc
« à songer à mon départ. »

Du grand peintre de la nature, nous attendons toujours le panorama de la Ville Sainte à vol d'oiseau. On ne croyait plus à ce tableau, et, tardivement, le voici : Est-ce par un raffinement dans la construction du livre qu'il est ainsi reporté aux dernières pages ? Est-ce que Chateaubriand une fois rentré, quand il écrivit « *l'Itinéraire* » à tête reposée, se rendit compte, qu'après avoir tant insisté sur les détails, il manquait une vue d'ensemble ?

Toujours est-il qu'il dit :

« Maintenant que je vais quitter la Palestine, il faut que
« le lecteur se transpose avec moi hors des murailles de Jéru-
« salem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraor-
« dinaire. »

Nous en avons encore pour quelques bonnes pages, pensons-nous, mais après une longue citation de Jérémie et vingt et une lignes personnelles, tout est fini. Déjà, nous rentrons dans la ville que nous traversons en dix-neuf lignes de texte. Plaignons les religieux chrétiens en une demi-page, admirons la persévérance d'Israël sur ses ruines, en un peu moins d'une page — ce passage est un des meilleurs du chapitre — et nous montons prestement à cheval. Aliaga, Jean, Julien, le drogman Michel et M. de Chateaubriand sortent déjà de la ville par la porte des pèlerins :

« Après avoir contemplé pendant quelque temps Jérusa-
« lem, je m'enfonçai dans les montagnes. Il était six heures

« vingt-neuf minutes lorsque je perdis de vue la Cité Sainte :
« le navigateur marque ainsi le moment où disparaît à ses yeux
« une terre lointaine qu'il ne reverra jamais (1). »

(d). ÉGYPTE, TUNIS, CARTHAGE et Retour en FRANCE.

Après la Terre Sainte de Jérusalem, nous balayons enfin la poussière des livres.

Au départ de Jaffa, on sent poindre déjà, en quelques lignes, des aventures différentes de celles dont parle sans regret, l'auteur :

« Je restai sur le pont aussi longtemps que je pus aper-
« cevoir les lumières de Jaffa. J'avoue que j'éprouvais un cer-
« tain sentiment de plaisir, en pensant que je venais d'accom-
« plir un pèlerinage, que j'avais médité depuis si longtemps.
« J'espérais mettre fin à cette sainte aventure, dont la partie
« la plus hasardeuse me semblait achevée. »

Il ne songe plus à compulser des textes. Il est pittoresque sans efforts et le récit de ses rudes aventures fait notre doigt plus léger sur les pages que tourne, avec impatience, notre curiosité. C'est d'abord le voyage d'Egypte. Le récit commence par un contrat signé entre le signor Francesco (François de

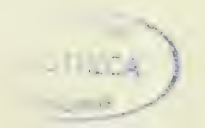
(1) « Jérusalem était l'objet principal de mon ouvrage. » (Itinéraire — Sixième partie.)

Chateaubriand) et le capitaine arabe d'une saïque qui va partir vers Alexandrie. Au début, la mer est belle et, lorsque le passager a cédé à sa chère manie de s'assimiler à d'illustres voyageurs en constatant qu'il suit « absolument le chemin qu'Ubalde et le Danois avaient parcouru pour aller délivrer Renaud », il regarde son équipage, ses vivres frais, médite quelque peu sur la vie du marin, salue le Nil, reconduit sa pensée vers les lagunes des Florides, cingle à l'ouest, se penche vers la côte toute proche, double enfin la pointe d'Aboukir et entre nuitamment au port d'Alexandrie. Il n'est plus qu'un intéressant conteur qui donne des détails pittoresques et bien choisis.

D'ailleurs, dès la page qui suit, nous obtenons sa promesse. Il est bien entendu qu'il ne va pas nous décrire l'Egypte en appelant le témoignage des savants. C'est chose faite : Volney, Sicard, Norden, Pococke, Shaw, Niebuhr, ont épuisé l'érudition. Si nous voulons, à tout prix, étudier l'antiquité de « cette vieille terre », nous attendrons les *Martyrs*. « Je me bornerai à suivre sans m'arrêter, les simples dates de mon journal. »

De fait, la lecture devient fort agréable, soit que Chateaubriand nous présente les Français rencontrés sur sa route, soit qu'il donne quelques phrases au Nil coulant à pleins bords ou qu'il nous raconte les péripéties de son voyage en barque, de Rosette au Caire. Par place, se glisse encore un peu de Diodore, de Fénelon, mais nous sommes déjà sollicités par le spectacle, pris sur le vif, du canal de Menouf, des hautes dunes lybiennes, des Pyramides entrevues dans la distance.

Un commentaire philosophique sur ces pierres géantes s'imposait. Ici, Chateaubriand est à l'aise pour accorder sa mélancolie et la leçon des tombeaux :



« Tout est tombeau chez un peuple qui n'est plus. Quand
« l'homme a passé, les monuments de sa vie sont encore plus
« vains que ceux de sa mort. »

Les paragraphes sur les Pyramides, les pensées tristes mais opportunes sont nées d'un sincère penchant de l'esprit et du cœur.

Il est non moins bien inspiré quand sa bonne fortune fait passer devant lui quelques mamelucks de Bonaparte, français déserteurs et devenus tout-puissants en ce pays d'exil volontaire :

« Ils avaient adopté, à l'exemple d'Alexandre, les mœurs
« des peuples conquis; ils portaient de longues robes de soie,
« de beaux turbans blancs, de superbes armes; ils avaient un
« harem, des esclaves, des chevaux de première race, toutes
« choses que leurs pères n'ont point en Gascogne et en Picar-
« die. Mais, au milieu des nattes, des tapis, des divans que je
« vis dans leur maison, je remarquai une dépouille de la patrie,
« c'était un uniforme haché de coups de sabre, qui couvrait le
« pied d'un lit fait à la française. »

Délivré des terreurs écrasantes de la Palestine, Chateaubriand redevenait grand artiste !

Il faut regretter que la crue du fleuve l'ait retenu d'aller errer parmi les sépulcres des Pharaons : ce furent certainement de belles pages sacrifiées à la fatalité. Quelques curieux ou dramatiques décors, quelques situations critiques et bien relatées, nous en consolent un peu.

En bref, ce court voyage en Egypte redonne de la vie à l'ouvrage et lui restitue l'accent de la personnalité.

La dernière partie de *l'Itinéraire* concerne principalement Carthage.

Le sujet avait été déjà quelque peu exploré : Chateaubriand en convient, puisqu'il cite plusieurs ouvrages et relations.

Pourtant, la littérature de Carthage restait, à l'époque, assez pauvre et, le voyageur qui, déjà en Grèce et en Palestine, dans les contrées retournées en tous sens par les érudits, s'était montré si friand de documentation, ne pouvait manquer de céder, une fois encore, à l'entraînement, et d'entasser les matériaux sur les rivages de Didon, pour éclairer son siècle.

Mais il n'emprunte plus directement, il donne un ton personnel à son sujet, le travaille de ses mains et lui prête un caractère qui, affranchi du reproche de compilation, a sa vie et sa couleur.

Dans le paysage à peu près nu de Carthage, parmi des ruines fort mal définies, le voyageur n'eût pu tirer que de rares ou de monotones effets. En très peu de pages, il eût épuisé, non point sa verve, car il ne saurait être question de verve ou de gaieté dans un lieu si bien fait pour affliger les âmes, mais tout au moins ses facultés de déduire, de philosopher ou simplement de décrire. Il importait de suppléer, dans ce champ et sur cet amphithéâtre désolé, à ce qui n'existait plus et à ce que l'histoire et les siècles complices avaient, d'un talon si brutal écrasé dans le sable et sous les flots. Après que cependant de si intelligents et si assidus travaux ont mis à jour et reconstitué de l'infortunée Carthage, quelques aspects poignants, pour qui, aujourd'hui encore, parcourt en tous les sens ce grand site historique, il apparaît en moins d'une heure

que l'immense vide et la nudité des terres nivelées ne sauraient longtemps soutenir l'imagination, malgré la présence de ce qui fut exhumé et de ce qui revoit le soleil.

Tout logiquement donc, Chateaubriand dut-il avoir recours ici à la seule forme de récit qui fut propre à nous intéresser. Il retraça le cours des ans depuis le jour où l'épouse de Sichée aborda en Afrique jusqu'aux nuits d'incendie où le tyran Maxence « triompha de Carthage comme de l'antique ennemie de Rome ». Ce travail, en conclusion de son œuvre, plaisait manifestement à l'écrivain. Il y apporta un soin tout particulier. Triple soin : celui du document exact, celui enfin de donner au style une majesté, une tenue digne d'un si haut sujet. L'auteur réussit-il à éviter la longueur ? Il prélude en s'étonnant un peu que, chez ses hôtes, le carnaval fasse oublier Scipion, Annibal, Marius, Caton d'Utique et saint Louis. (Qu'en eût-on fait, grands dieux, dans cette famille aimable où l'on se contentait de danser au son du violon!)

Chateaubriand, cette étrange pensée exprimée, entre tout aussitôt de plain pied dans son sujet, après s'être « débarrassé » de Tunis.

Ici commence l'énumération des dates et des faits de l'histoire carthaginoise. Le voyageur ne s'exclame plus comme il le fit en Grèce, il ne convoque plus les héros pour leur adresser directement la parole. Il ne montre plus la fatigue et la morosité palestinienne. Il coordonne avec netteté et avec vigueur et, « comme écriture », on trouve, en cette péroraison, plus d'un morceau digne équivalent des meilleurs passages grecs. Tel est le privilège du génie, que les poétiques malheurs de Didon sont devenus une partie de la gloire de Carthage.

« A la vue des ruines de cette cité, on cherche les flammes du bûcher funèbre; on croit entendre les imprécations d'une femme abandonnée; on admire ces puissants mensonges qui peuvent occuper l'imagination, dans des lieux remplis de plus grands souvenirs de l'histoire. Certes, lorsqu'une reine expirante appelle dans les murs de Carthage, les divinités ennemies de Rome et les dieux vengeurs de l'hospitalité, lorsque Vénus, sourde aux prières de l'amour, exauce les vœux de la haine, qu'elle refuse à Didon un descendant d'Enée et lui accorde Annibal, de telles merveilles, exprimées dans un merveilleux langage, ne peuvent plus être passées sous silence. L'histoire prend alors son rang parmi les Muses, et la fiction devient aussi grave que la vérité. »

Des « mouvements » comme celui-ci ne sont pas rares dans l'épilogue de *l'Itinéraire*. Ils s'encadrent d'une robuste analyse chronologique qui n'a rien d'abstrait ni de rébarbatif, car une plume rigoureuse pour elle-même en reçut l'inspiration d'un esprit tout aussi respectueux du vrai que du beau.

Ce n'est pas un moindre mérite, que d'avoir gardé ainsi le ton le meilleur, le plus élevé dans un récit qui, malgré l'ampleur des événements et des caractères, eut pu être, sorti de tout autre écritoire, si promptement assimilable au plus sévère exposé historique. Rien, dans cette succession de drames, n'allons point dire pour égayer, disons plutôt pour mettre un peu de bleu dans un vaste ciel constamment sillonné par les orages.

Le sort de Carthage, c'est peut-être la plus formidable tragédie antique et, malgré les heures de la prospérité et de la victoire, le calme sourire, la sérénité n'y sont point fréquents. Chateaubriand savait qu'il pousserait sa phrase dans une terre

retournée par la plus noire adversité, broyée sous le pas des conquérants, calcinée enfin par les flammes du dernier jour. Il entra dans ce nuage d'or, de pourpre et de cendre, côte à côte avec l'histoire qui le suit tout le temps d'un pas égal et sûr.

Est-ce cette fermeté de la main et du jugement, cette résolution de ne pas dévier, cette ténacité à épuiser le sujet avant de reprendre la parole pour parler de lui-même qui donnent au chapitre carthaginois cette unité dont, en vain, nous chercherons la trace dans l'une quelconque des autres parties? Quoi qu'il en soit, s'il est vrai qu'au Saint-Sépulcre le pèlerin n'avait qu'une hâte, c'était d'en sortir, il est manifeste qu'au sommet de la citadelle de Byrsa, l'archéologue et l'historien ne sont possédés que d'un désir : celui de ne pas faire une besogne, mais une œuvre de tout point utile.

Dans le champ punique, il va et passe entre des rangs pressés, où il reconnaît tour à tour Agathocle, Pyrrhus, Regulus, Xantippe, Annibal, Scipion l'Africain, Lélius, Sophonisbe et son père Asdrubal, Siphax, Massinissa, les Luguriens, les Gaulois, les Baléares, les Maures, les Bruttiens, les Numides qui tinrent tête à Rome, sur la plaine de Zama. Plus loin, il aperçoit les consuls Marcius et Manilius, Scipion l'Emilien, Jugurtha, Marius, Tiberius Gracchus, Cesar et Auguste, Cyprien, Lactance, enfin saint Augustin, les Vandales, Genseric, Bélisaire, Marc-Aurèle, Commode et les Gordiens.

Arrivé au sommet de la citadelle, et par un procédé qui lui est cher, il résume dans un jet d'apostrophes :

« Environné des plus grands et des plus touchants sou-
« venirs, je pensais à Didon, à Sophonisbe, à la noble épouse

« d'Asdrubal; je contemplais les vastes plaines où sont ense-
« velies les légions d'Annibal... Enfin, les terribles Vandales,
« les légers Maures passaient tour à tour devant ma mémoire
« qui m'offrait, pour dernier tableau, saint Louis expirant
« sur les ruines de Carthage. »

C'est par le récit de la mort de ce Prince qu'il termine *l'Itinéraire :*

« Heureux de rentrer pour ainsi dire, dans ma patrie,
« par un antique monument de ses vertus et de finir, au tom-
« beau du Roi de sainte mémoire, ce long pèlerinage aux tom-
« beaux des grands hommes. »

Chateaubriand se tint parole : il n'espère plus pour son œuvre, une conclusion plus digne :

« La mort de Louis, si touchante, si vertueuse, si tran-
« quille, par où se termine l'histoire de Carthage, semble être
« un sacrifice de paix offert en expiation des fureurs, des pas-
« sions et des crimes dont cette ville infortunée fut si long-
« temps le théâtre. Je n'ai plus rien à dire aux lecteurs... »

Il brûlera l'Espagne en deux pages. Le voilà rentré en France avec quelques calepins chargés de notes et c'est maintenant qu'il y va mettre de l'ordre.

Nous l'avons vu partir et nous avons tenté de définir les buts divers qu'il se proposait. Nous l'avons vu nourri de lectures avant de prendre route, nous avons vu encore comment, pour une certaine part, l'orientalisme de M. de Chateaubriand porta influence sur les temps qui suivirent. Nous avons enfin

grossi l'escorte de l'illustre voyageur et, confondus avec ses drogmans, ses janissaires et ses guides, nous avons suivi les mêmes chemins que lui.

François-René de Chateaubriand termine par ces mots la préface de sa première édition :

« Quant aux censeurs qui jusqu'à présent ont parlé de « mes ouvrages, plusieurs m'ont traité avec une indulgence « dont je conserve la reconnaissance la plus vive : je tâcherai « d'ailleurs, dans tous les cas et dans tous les temps, de méri- « ter les éloges, de profiter des critiques, et de pardonner aux « injures. »

Nous-mêmes, après tant d'autres, avons décerné l'éloge et la critique au voyageur. Avec les yeux de notre temps, et s'il nous est permis de dire, bénéficiant du recul et de l'expérience de plus d'un siècle, nous avons considéré cette œuvre préparée en Orient et paisiblement écrite loin des Bédouins et des Turcs. S'il est vrai que l'auteur y attacha un intérêt tout secondaire dans la suite de sa production, nous avons donné à notre commentaire une trop grande étendue en oubliant que le pèlerin avait écrit :

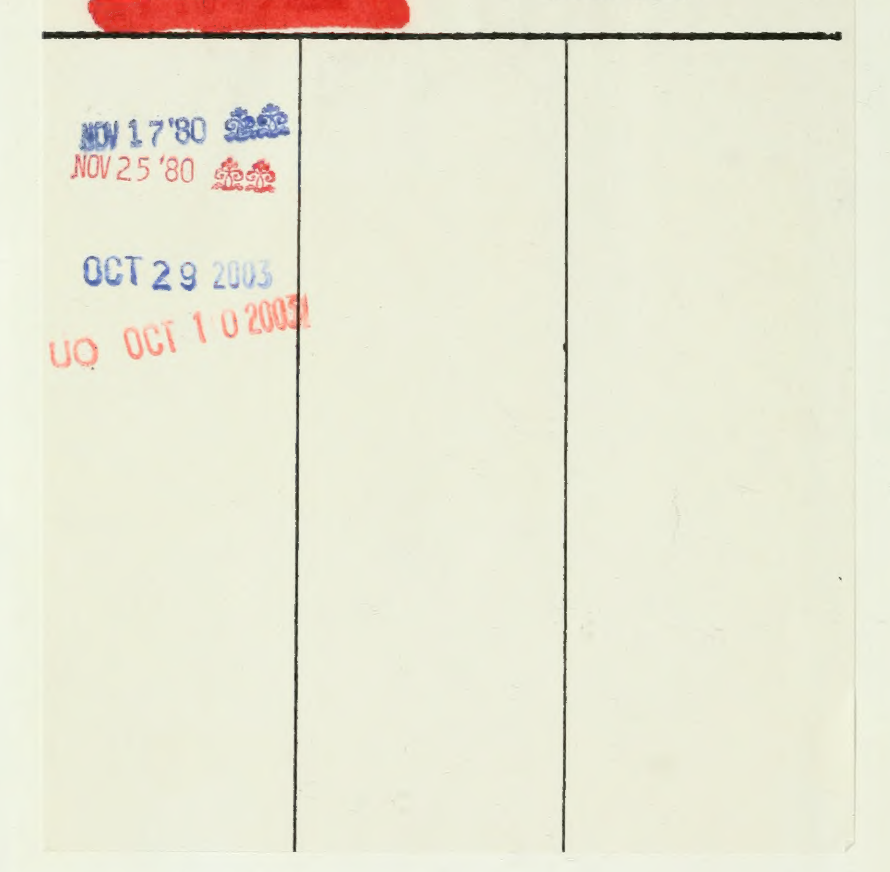
« Si je disais que cet *Itinéraire* n'était point destiné à voir le jour, que je le donne au public comme à regret, et comme malgré moi, je dirais la vérité, et vraisemblablement, on ne me croirait pas. »

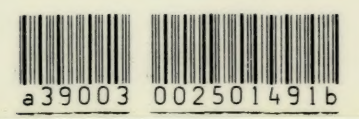
C'est le parti auquel nous nous sommes arrêtés. Nous n'avons pas cru que Chateaubriand publia ces pages à contre-cœur et que, libre de les tenir enfermées dans son meuble

secrétaire, il les tendit à l'imprimeur contraint et forcé, au risque de ternir sa gloire. L'Itinéraire ne ternit pas la gloire de l'auteur des *Martyrs :* il y ajoute utilement. En une époque où l'on présente au lecteur assoiffé de détails sur ses grands hommes, les carnets d'ébauches des peintres, les feuilles d'épreuves, tant raturées, de Balzac, les trois versions où Flaubert burina et remit sur le métier la *Tentation de saint Antoine,* les bribes dernières tombées de la table de Hugo, une œuvre comme celle devant laquelle Chateaubriand se fait si modeste, reprendrait toute sa valeur documentaire pour peu qu'elle l'eût jamais perdue. Qu'importent les inégalités, les faiblesses, les longueurs, la conviction hésitante et les prix des denrées sur les parvis de Jérusalem ? L'action du temps, dans cette mosaïque d'Orient, a fait, de tous ces matériaux parfois disparates, comme une sorte de ciment, aux tons neutres, dans lequel restent enchassées des pierres aux brillantes et chaudes couleurs, celles-là mêmes sur lesquelles depuis les premières pages de cette étude, s'est posé notre regard, toujours avec estime, parfois avec émotion. Reprenant une parole du Maître, nous dirons à notre tour que nous aurons atteint notre but, « si l'on sent d'un bout à l'autre de cet ouvrage une parfaite sincérité. » Un voyageur est une espèce d'historien, est-il dit dans la première préface. Souvenons-nous qu'un critique est historien lui aussi, que « son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ressenti », qu'il ne doit rien inventer, mais aussi qu'il ne doit rien omettre. Quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité ». Nous nous en sommes tenus, nous le croyons loyalement, à cette loi fondamentale en l'art

d'apprécier les faits, les idées et les hommes, et nous achevons ce mémoire avec l'assurance que si nous avions la fatuité d'aller le lire, à haute voix, au-dessus des flots, sur le promontoire du Grand-Bé, M. de Chateaubriand, d'outre-tombe, y voudrait bien reconnaître moins d'irrespect que d'admiration.

Achevé
de composer
et d'imprimer
pour la première fois
le quinzième jour de
Juin mcmxix
sur les presses de
FRANÇOIS BERNOUARD
imprimeur-libraire
71, Rue des Saints-Pères, 71
A PARIS.




a39003 002501491b

CE